



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HD WIDENER



HW NNNH 6

Mon 18.25



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n^o 8.

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS,

ET PRÉCÉDÉS
DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,

PAR M. VILLEMAIN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

Mon 18, 25

1918
50
18

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE II.

CHAPITRE XIII.

DE JUGER DE LA MORT D'AUTRUI.

Sommaire. Tout homme se flatte d'échapper longtemps à la mort. L'un croit que la nature entière est intéressée à sa conservation ; l'autre , s'il est en danger , s'imagine qu'il ne peut périr sans que le monde entier ne soit bouleversé. — Avant d'attribuer du courage à beaucoup de personnages dont on cite les derniers moments, il faut examiner dans quelles circonstances ils se trouvaient. La fermeté que nous admirons en eux ne venait souvent que de la crainte de subir une mort ou lente ou honteuse. — Lâcheté de quelques hommes qui , après avoir résolu de se donner la mort , s'en sont repentis. — Quelles sont les morts véritablement courageuses.

V.

I

Exemples : César ; Caligula ; Tibère ; Héliogabale ;
Lucius Domitius ; Plautius Sileranus ; Albucilla ;
Démosthène ; Fimbria ; Ostorius ; Adrien ; — So-
crate ; Pomponius Atticus ; Cléanthes ; Tullius
Marcellinus ; Caton.

QUAND nous iugeons de l'assurance d'ault-
truy en la mort, qui est sans doute la plus
remarquable action de la vie humaine, il se
fault prendre garde d'une chose, Que malay-
seement on croit estre arrivé à ce poinct. Peu
de gents meurent, resolués que ce soit leur
heure dernière ; et n'est endroit où la piperie
de l'esperance nous amuse plus : elle ne cesse
de corner aux oreilles : « D'autres ont bien
esté plus malades sans mourir ; L'affaire n'est
pas si desesperée qu'on pense ; et au pis aller,
Dieu a bien faict d'autres miracles. » Et advient
cela, de ce que nous faisons trop de cas de
nous : il semble que l'université des choses
souffre aucunement de nostre aneantissement,
et qu'elle soit compassionnée à nostre estat ;
d'autant que nostre venue alterée se représente
les choses abusivement, et nous est advis
qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur fault :
comme ceulx qui voyagent en mer, à qui les
montaignes, les campagnes, les villes, le ciel,
et la terre vont mesme bransle et quant et
quant eulx :

LIVRE II, CHAPITRE XIII. 3

Provehimur portu, terræque urbesque recedunt. (1)

Qui veid iamaïs vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

Iamque caput quassans, grandis suspirat arator,

.....
Et cùm tempora temporibus præsèntia confert

Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis,

Et crepat antiquum genus ut pietate repletum. (2)

Nous entraînons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres ; *tot circa unum caput tumultuantes deos* (3) ; et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons : « Comment ! tant de science se perdrait elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcy des destinees ? Un' ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'un'

(1) La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. *Énéide*, l. 3, v. 72.

(2) Le vieux laboureur secoué, en soupirant, sa tête chauve ; il compare le temps passé avec le présent ; il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. *Lucan.* l. 2, v. 1165.

(3) Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. *M. Sénec. Suasoriar.* l. 1, suasor. 4.

ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies despendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud ? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un : de là viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enfilez que la mer qui le menaceoit :

Italiam si, cœlo auctore, recusas,
Me pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,
Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
Tutelâ secure mei : (1)

et ceulx cy,

Credit iam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis ; tantusque evertere (dixit)
Me superis labor est, parvâ quem puppe sedentem,
Tam magno petiere mari : (2)

et cette resverie publique, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le dueil de sa mort :

(1) Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores qui tu conduis, et voilà pourquoi tu te troubles ! Fort de mon appui, précipite-toi à travers la tempête. *LUCAN.* l. 5, v. 579.

(2) César reconnaît enfin des périls dignes de son courage. Quoi ! dit-il, les immortels ont besoin de tant d'efforts pour perdre César ! ils attaquent le frêle esquif où je suis assis, de toute la fureur des mers. *LUCAN.* l. 5, v. 653.

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Cum caput obscurâ nitidum ferrugine textit : (1)

et mille semblables, de quoy le monde se laisse si ayseement piper, estimant que nos interests alterent le ciel, et que son infinité se formalise de nos menues actions : *Non tanta cælo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor.* (2)

Or, de iuger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encores certainement estre au dangier, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect : il advient à la pluspart de roidir leur contenance et leurs paroles pour en acquérir reputation, qu'ils esperent encores iouir vivants. D'autant que i'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur desseing; et de ceulx mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir. (a) si c'est une mort soudaine, ou mort qui ayt du temps.

(1) A la mort du grand César, le soleil prit part au malheur de Rome, et couvrit son front d'un voile lugubre. VIRG. *Géorg.* l. 1, v. 466.

(2) Il n'y a point de si grande alliance entre le ciel et nous, qu'à notre mort la lumière des astres vienne à s'éteindre. PLIN. *Hist. nat.* l. 2, c. 8.

(a) *A examiner.*—Il est nécessaire d'observer si c'est une mort soudaine, ou qui vienne, pour ainsi dire, à pas comptés.—C.

Ce cruel (a) empereur romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort ; et si quelqu'un se desfaisoit en prison , « Celuy là m'est eschappé , » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

Vidimus et toto quamvis in corpore cæso
 Nil animæ lethale datum , moremque nefandæ
 Durum sævitiae , pereuntis parcere morti. (1)

De vray, ce n'est pas si grand' chose d'establiir, tout sain et tout rassis, de se tuer ; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prises : de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmi ses plus lasches voluptez, desseignoit (b) bien de se faire mourir delicatement où l'occasion l'en forceroit ; et, à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir (c) exprez une tour sumptueuse, le bas et le de-

(a) Le cruel empereur qui voulait faire sentir la mort à ses prisonniers, c'était Caligula, comme on peut voir dans sa *Vie*, écrite par SÉVÉTORE, § 30 ; et c'est Tibère qui dit d'un prisonnier nommé *Carvilius*, qui s'était tué lui-même, qu'il lui était échappé : *Carvilius me evasit*. SÉVÉTORE, dans la *Vie de Tibère*, § 61. Mais ces deux monstres se ressemblent si fort en cruauté, qu'il est aisé de prendre l'un pour l'autre. — C.

(1) Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avait pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageait la vie, par un excès inouï de cruauté. LUCAN. l. 4, v. 178.

(b) *Projetait bien*.

(c) LAMPAIDE, p. 112, 113, *Hist. August.* — C.

vant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se precipiter; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler; et battre une espee d'or pour s'enferrer; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

Impiger..... et fortis, virtute coactâ; (1)

toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre (a). Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoureux, se sont resolus à l'execution, il fault veoir, dis ie, si c'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celui de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvée, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cesar, Lucius Domitius, prins en (b) l'Abbruzze, s'estant empoi-

(1) Courageux par nécessité. LUCAN. l. 4, v. 798.

(a) Si on l'eût mis dans ce cas.

(b) Je mets ici l'Abbruzze au lieu de la Prusse, faute d'impression que j'ai trouvée dans toutes mes éditions de Montaigne. Sur cette aventure de Domitius, voyez PLUTARQUE, dans la Vie de J. Cesar, c. 10. — C.

sonné (a), s'en repentit aprez. Il est advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir, et de son premier essai n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair luy repoulsant le bras, se reblecea bien fort à deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais gagner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procez à Plautius Silvanus, Urgulania (b), sa mere grand', luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se fait couper les veines à ses gents. Albucilla (c), du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en fait le capitaine Demosthenes (d), aprez sa route en la Sicile : et C. Fimbria (e), s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valet de l'achever. Au rebours, Ostorius (f), lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celui de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poignard droict et ferme; et, se donnant le bransle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea.

(a) PLUTARQUE, *Vie de J. César*, c. 10. — C.

(b) TACITE, *Annal.* l. 4. — C.

(c) *Id. ibid.* l. 6, à la fin. — C.

(d) PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 10. — C.

(e) APPIEN D'ALEXANDRIE, *de Bello Mithrid.* — C.

(f) TACITE, *Annal.* l. 16. — C.

C'est une viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace : et pourtant l'empereur Adrianus (a) feit que son medecin marquast et circonscrivist, en son tettin, iustement l'endroit mortel, où ce-luy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voylà pourquoy Cesar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, « La moins premeditee, respondit il, et la plus courte (1). » Si Cesar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Plinè, est le souverain heur de la vie humaine (2). » Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir, les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir ;

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo : (3)

(a) XIPHILIN, *Vie d'Adrien*. — C.

(1) *In sermone nato... quisnam esset finis vitæ commodissimus, repentinum inopinatumque prætulærat.* SUTRON. in *J. Cesar*. § 87.

(2) *Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicias.* Hist. nat. l. 7, c. 53.

(3) Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. CICÉRON. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 8.

c'est un degré de fermeté auquel i'ay expérimenté que ie pourrois arriver, comme ceux qui se iectent dans les dangiers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une trescertaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de paroles ravallé (a) plustost et anonchaly (b), que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation. (c)

Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero escript, estant malade, fait appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis; et leur dict (d) qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence,

(a) *Rabaissé.* — E. J.

(b) *Rendu nonchalant, languissant, sans force et sans effet.* — E. J.

(c) *Pensée.* Du mot latin *cogitatio*, qui signifie *pensée*, a été fabriqué *cogitation*, qui se trouve aussi dans Nicot. — C.

(d) *Coen. Nepos, Vie d'Atticus*, vers la fin. — C.

voilà sa maladie guarie par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisant feste d'un si heureux evenement, et s'en resjouissants avecques luy, se trouverent bien trompez, car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour, franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un' aultre fois. Cettuy ci ayant recogneu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne; car estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophe Cleanthes (a) est fort pareille : Les gengives (b) luy estoient enflées et pourries; les medecins luy conseillerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné deux iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarerent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé; luy, au re-

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Cléanthe*, l. 8, segm. 176. — C.

(b) Ou *genoives*, comme on a mis dans les dernières éditions, et comme nous parlons présentement. C. — *Gengive* vient du latin *gingiva*, d'où vient également notre mot actuel *gencive*, par le changement ordinaire du *g* en *c*. — E. J.

bours, goustant desjà quelque doulceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort avancé.

Tullius Marcellinus (a), ieune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoyque les medecins luy en promissent guarison certaine, sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dict Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes; les aultres, par flatterie, celui qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable : mais un stoïcien luy dict ainsi (b) :

« Ne te travaille pas, Marcellinus, comme si
 « tu delibererois de chose d'importance : ce n'est
 « pas grand' chose que vivre; tes valets et les
 « bestes vivent : mais c'est grand' chose de
 « mourir honnestement, sagement et constam-
 « ment. Songe combien il y a que tu foyes mes-
 « me chose, manger, boire, dormir; boire,
 « dormir et manger : nous rouons (c) sans cesse

(a) Sénèque, ép. 77. — C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Nous tournons.* C'est ce que signifie *rouer* dans Nicot. C. — Il a encore cette signification en terme de marine : on dit *rouer une manœuvre*, pour la plier en rond, *in orbem circumvolvere*. Ainsi *rouer*, c'est tourner comme une roue. — E. J.

« en ce cercle : Non seulement les mauvais accidens et insupportables , mais la satiété mesme de vivre donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoin d'homme qui le conseillast , mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur fait entendre que les domestiques sont soupçonnez lors seulement qu'il est en doute si la mort du maistre a esté volontaire : aultrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher , que de le tuer ; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti. (1)

Après il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant , comme le dessert des tables se donne aux assistants , nos repas faicts , aussi la vie finie , de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or , estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il fait despartir quelque somme à ses serviteurs , et les consola. Au reste , il n'y eut besoin de fer ny de sang ; il entreprint de s'en aller de cette vie , non de s'en fuyr ; non d'eschapper à la mort , mais de l'essayer (a). Et pour se donner loisir de la

(1) C'est tuer un homme , que de le sauver malgré lui. *Hon. de Arts poet. v. 467.*

(a) *De la goûter. — E. J.*

marchander (a), ayant quitté toute nourriture, le troisieme iour suyvant, aprez s'estre faict arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiees et digerees. Mais afin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin luy feist avoir mal en la main, dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter (b), renforçant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le représenter en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles; plustost que l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps : car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

(a) SÉNÈQUE, epist. 77. — C.

(b) De l'affronter, de se mesurer avec elle.

CHAPITRE XIV.

COMME NOTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY MESME.

Sommaire. L'homme qui se trouverait placé entre deux objets également propres à exciter son envie, ne saurait pour lequel se décider. Mais le cas supposé est impossible, et il y aurait toujours une raison légère, même *imperceptible*, qui porterait à faire un choix. — Cette hypothèse, au reste, et tant d'autres de même espèce, ne servent qu'à fortifier dans leur opinion ceux qui pensent que tout n'est ici bas que doute et incertitude.

Exemple : Pline.

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux pareilles envies : car il est indubitable qu'il ne prendra jamais parti, d'autant que l'application et le choix porte inégalité de prix, et qui nous logeroit entre la bouteille et le iambon, avecques égal appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doute remede que de mourir de soif et de faim. Pour pourveoir à cet inconvénient, les stoïciens (a), quand on leur demande

(a) PLUTARQUE, dans les *Contredits des philosophes stoïques*, c. 24. — C.

d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, estants tous pareils, et n'y ayant aucune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference pour legiere qu'elle soit ; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque choix qui nous tente et attire, quoyque ce soit imperceptiblement : pareillement qui presupposera une fiscelle egualement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez vous que la faulsee commence ? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioin-droit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent, par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvant iamais ioindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites ; en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot

hardy de Pline. *Solum certum nihil esse certi, et homine nihil miseriùs aut superbiùs.* (1)

CHAPITRE XV. (a)

QUE NOTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MALAYSANCE.

Sommaire. C'est la difficulté d'obtenir, et la crainte de perdre, qui donnent plus de prix aux jouissances. — Les obstacles rendent les plaisirs de l'amour plus piquants. — Tout ce qui est étranger a plus d'attrait pour nous. — Défendre une chose, c'est la faire desirer ; mais l'abondance nous est aussi à charge que la disette. — Si les femmes se voilent et affectent de la pudeur, c'est pour exciter nos desirs. — Le zèle pour la religion se ranime au milieu des troubles et des agitations. — En défendant les divorces, on a affaibli les nœuds du mariage. — La sévérité des supplices, loin d'empêcher les crimes, en augmente le nombre. Il y a des peuples qui ont existé sans lois répressives. Montaigne, au milieu des guerres civiles, a ga-

(1) Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme. *PLIN. Hist. nat. l. 2, c. 7.* — C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, *Bordeaux, 1580.* — C.

(a) Les derniers mots de ce chapitre prouvent que Montaigne avait trente ans lorsqu'il l'écrivit.

ranti sa maison de toute invasion, en la laissant ouverte et sans défense.

Exemples : Lycurgue et les lois de Lacédémone ; la courtisane Flora ; l'Impératrice Poppée ; le peuple des Argippées.

IL n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage parti des philosophes. Le remaschois (a) tantost ce beau mot qu'un ancien (b) allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez ; » *In æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ* (1) ; voulant gagner par là que la fruïtion de la vie ne nous peult estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre.

Il se pourroit toutesfois dire, au revers, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus estroict et avecques plus d'affection que nous le voyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent évidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

(a) *Remascher*, au figuré, c'est repasser plusieurs fois dans son esprit. — E. J.

(b) *Sénèque*, epist. 4.

(1) La chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit. *Скуче*. epist. 98.

Si numquam Danaën habuisset ahenea turris,
Non esset Danaë de Jove facta parens; (1)

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à
nostre goust, que la satieté qui vient de l'ay-
sance; ny rien qui l'aiguise tant, que la rareté
et difficulté : *omnium rerum voluptas, ipso quo
debet fugare periculo, crescit.* (2)

Galla, nega : satiatur amor, nisi gaudia torquent. (3)

Pour tenir l'amour en haleine, Eycurgue or-
donna que les mariez de Lacedemone ne se
pourroient practiquer qu'à la desrobbee (a), et
que ce seroit pareille honte de les rencontrer
couchez ensemble qu'avecques d'aultres. La
difficulté des assignations, le dangier des sur-
prises, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,

. . . et latere

Petitus imo spiritus; (4)

(1) Si Danaë n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, elle n'eût jamais donné des fils à Jupiter. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 27.

(2) En tout, le plaisir reçoit un nouvel attrait du péril même qui devrait nous en éloigner. SENEC. *de Benefic.* l. 7, c. 9.

(3) Galla, refuse-moi quelquefois : l'amour se rassasie bientôt, si le plaisir n'est mêlé de tourment. MARTIAL. l. 4, epigr. 37.

(a) Voyez PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue.*

(4) Et la langueur, et le silence, et des soupirs tirés du fond du cœur. HOR. *Epod. lib. od.* 11, v. 13.

c'est ce qui donne pointe à la saulse. Combien de ieuX treslascifvement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour? La volupté mēme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucree quand elle cuict, et quand elle es-corche. La courtisane Flora disoit (a) n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.

Quod petiere, premunt arcetè, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpè labellis :

.....
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum
Quodcunque est, rabies unde illæ germina sur-
gunt. (1)

Il en va ainsi partout ; la difficulté donne prix aux choses : ceulx de la Marque d'Ancone (b) font plus volontiers leurs vœux à saint Jacques (c), et ceulx de Galice à Nostre dame de

(a) PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 1. — C.

(1) Ils serrent avec fureur l'objet de leurs desirs ; ils le bles-sent, et, d'une dent cruelle, impriment sur ses lèvres des bai-sers douloureux ;... ils sont animés, par de secrets aiguillons, contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. LUCRET. l. 4, v. 1076.

(b) La *Marche d'Ancone*, en Italie, où est *Notre - Dame de Lorette*. — C.

(c) *Saint-Jacques de Compostelle*, en Galice. — C.

Lorete : on faict au Liege (a) grande feste des bains de Luques ; et en la Toscane , de ceulx d'Aspa (b) : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome , qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva , aussi bien que nous , desgousté de sa femme , tant qu'elle feut sienne , et la desira quand elle feut à un aultre. L'ay chassé au haras un vieux cheval , duquel à la senteur des iuments on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis , il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses , comme devant. Nostre appetit mesprise et oultre passe ce qui luy est en main , pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

Transvolat in medio posita , et fugientia captat. (1)

Nous deffendre quelque chose , c'est nous en donner envie :

Nisi tu servare puellam

Incipis , incipiet desinere esse mea : (2)

nous l'abandonner tout à faict , c'est nous en

(a) *A Liège , ou aux eaux de Spa , près de Liège.* — E. J.

(b) *De Spa , près de Liège.* — C.

(1) Il dédaigne ce qui est à sa disposition , et poursuit ce qui fuit. HON. sat. 2 , l. 1 , v. 108.

(2) Si tu ne fais garder ta maitresse , elle cessera bientôt d'être à moi. OVID. *Amor.* l. 2 , eleg. 19 , v. 47.

engendrer mespris. La faulte et l'abondance re-tumbent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod deficit, dolet : (1)

le desir et la iouissance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse; mais l'aysance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desirée, aiguissent l'amour et le reschauffent; mais la satieté engendre le desgoust; c'est une passion mousse, hebetee, lasse et endormie.

Si qua volet regnare diù, contemnat amantem. (2)

Contemnite, amantes :

Sic hodiè veniet, si qua negavit heri. (3)

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à ses amants? Pourquoy a lon voilé iusques au dessous des talons ces beautez que chascune desire montrer, que chascun desire veoir? pour-

(1) Tu te plains de ton superflu, et moi de mon indigence. TERENT. *Phorm.* act. 1, sc. 3, v. 9.

(2) Voulez-vous régner long-temps sur votre amant, dédaignez ses prières. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 33.

(3) Amants, faites les dédaigneux: celle qui vous refusa hier viendra elle-même s'offrir à vous. PROPERT. eleg. 14, l. 2, v. 19.

quoy couvrent elles de tant d'empeschements , les uns sur les aultres , les parties où loge principalement nostre desir et le leur ? et à quoy servent ces gros bastions , de quoy les nostres viennent d'armer leurs flancs , qu'à leurrer nostre appetit , et nous attirer à elles en nous esloignant ?

Et fugit ad salices , et se cupit antè videri. (1)

Interdum tunicâ duxit operta moram. (2)

A quoy sert l'art de cette honte virginale , cette froideur rassise , cette contenance severe , cette profession d'ignorance des choses qu'elles savent mieulx que nous qui les en instruons , qu'à nous accroistre le desir de vaincre , gourmander et fouler à nostre appetit toute cette cerimonie et ces obstacles ? car il y a non seulement du plaisir , mais de la gloire encores , d'affolir (a) et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine , et de renvoyer à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magis-

(1) La bergère court se cacher dans les saules , mais auparavant elle desire être aperçue. *VIRG. eclog.* , v. 65.

(2) Souvent elle a opposé sa robe à mes impatients desirs. *PROPERT. eleg.* 15, l. 2, v. 6.

(a) De porter à une gaité licencieuse cette molle douceur. *Affolir*, rendre fou , badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne emploie ici ce mot , qui , du reste , ne se trouve dans aucun de nos vieux dictionnaires. — C.

trale : c'est gloire, disent ils, de triompher de la modestie, de la chasteté et de la temperance ; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit et soy mesme : il fault croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer, sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il fault qu'elle cherche d'autres moyens estrangiers et d'autres arts pour se rendre agreable ; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publique, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa sainte Eglise estre agitee, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les âmes pies, et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre

remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrechy : et, au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en-seureté, feut la liberté de les rompre qui voudroit; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre, et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist. (a)

Quod licet, ingratum est; quod non licet, acrius urit. (1)

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguissent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seu-

(a) *Repudium inter uxorem et virum, à conditâ Urbe usque ad vigesimum et quingentesimum annum, nullum intercessit.* VALER. MAX. l. 2, c. 1, § 4.

(1) Ce qui est permis n'a aucun attrait pour nous; ce qui est défendu irrite nos desirs OVID. *Amor.* l. 2, el. 19, v. 3.

lement un soing de n'estre surprins en faisant mal : »

Latiùs excisæ pestis contagia serpunt : (1)

ie ne sçais pas qu'elle soit vraye; mais cecy sçais ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reglement des mœurs despend de quelque aultre moyen.

Les histoires grecques (a) font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et sainteté de vie; et n'est aulcun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver, se faict d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. *Furem signata sollicitant.... Aperta effractarius præterit. (2)*

A l'adventure sert, entre aultres moyens,

(1) Le mal qu'on croyait avoir extirpé gagne et s'étend au loin. *Itinerar. Rustici*, l. 1, v. 397.

(a) HÉRODOTE, l. 4, — C.

(2) Les serrures attirent les voleurs; ceux qui brisent les portes n'entrent pas dans les maisons ouvertes. SENECA. *epist.* 68.

l'aysance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles; la deffense attire l'entreprinse; et la desfiance l'offense. J'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploict le hazard et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse: ce qui est faict courageusement, est tousiours faict honorablement, en temps où la iustice est morte. Je leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistresse: elle n'est close à personne qui y hurte; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaitement. Qui est ouvert d'un costé l'est par tout: nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'aissaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent tous les iours au dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là: l'invasion touche tous; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte; ie n'y ay rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme; ioinct

qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner, et est difficile de s'en assurer; car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables (a) avecques couverture de iustice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne, ou, plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence (b) plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict suspectonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres. L'essaye de soustraire ce coing à la

(a) *Peu dignes de fiance ou de confiance.* — E. J.

(b) *Votre négligence à veiller et à pourvoir à votre sûreté.* — C.

tempeste publique, comme ie fois (a) un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne; et n'en ay iamais osté ny vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu'au bout; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregisttable. Comment? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

DE LA GLOIRE.

Sommaire. Ce qu'il faut entendre par les mots *gloire* et *honneur*. Il n'y a que Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent. — Plusieurs philosophes ont prêché le mépris de la gloire. C'est la louange

(a) Montaigne écrit toujours *ie fois, ie vois*, au lieu de *je fais, je vais*; et Amyot, contemporain de Montaigne, emploie la même orthographe, que j'ai cru devoir conserver, et dont on trouve même plusieurs exemples dans l'édition *in-folio* de 1595. — N.

qui fait les méchants princes. Il est bien rare que la gloire nous apporte des avantages réels. Le mot *cache ta vie* présuppose le mépris de la gloire. Utilité de ce précepte. — Selon d'autres philosophes, la gloire est désirable. Les plus modérés disent qu'ils ne faut ni la rechercher, ni la fuir. — Erreur de ceux qui ont cru que la vertu n'était désirable que pour la gloire qui l'accompagne. Il s'ensuivrait qu'il ne faudrait jamais faire de belles actions que lorsqu'on est remarqué. — Toute la gloire que désire Montaigne, c'est de passer une vie tranquille. — Ce qui fait la gloire, c'est le hasard ; car c'est lui qui fait les succès. Que de belles actions sont inconnues, ou n'ont obtenu aucune gloire ! Que de généraux dignes de toute illustration ont péri à l'attaque d'une bicoque ! — La vertu doit être recherchée pour elle-même, indépendamment de l'approbation des hommes. — L'honneur ou la gloire n'est qu'un jugement favorable que le monde fait de nous : mais combien l'opinion de la multitude n'est-elle pas méprisable ! Un sage doit-il attacher quelque prix au jugement des fous ? — Quand on ne suivrait pas le droit chemin, parce qu'il est droit, il faudrait encore le suivre pour son propre avantage. Les choses honnêtes sont ordinairement les choses les plus avantageuses. — On estime trop les louanges, la réputation. Il vaut bien mieux vivre en soi que dans les autres. D'ailleurs, on ne juge des hommes

que sur les apparences : le juge le plus sûr d'un homme , c'est lui-même. Que d'hommes veulent que leur nom soit connu , à tout prix ; même par des crimes ! Qu'est-ce pourtant que la gloire attachée à un nom ? Tout le monde ne peut-il pas prendre ce nom ? N'est-il pas des noms qui sont communs à plusieurs familles ? témoin celui même de *Montaigne*. — Peu d'hommes , sur un très-grand nombre , jouissent de la gloire à laquelle ils pourraient prétendre. Dans les batailles , par exemple , dix mille hommes sont tués ou blessés ; on parle de douze ou quinze au plus. En dépit de tant d'historiens , on ne connaît que la plus petite partie des Grecs et des Romains qui ont fait de grandes actions. Quoique les hauts faits en tout genre aient été très-nombreux pendant les guerres civiles en France , du temps de Montaigne , il ne croit pas qu'on en parle encore dans cent ans. C'est , au reste , le hasard qui fait passer à la postérité les histoires elles-mêmes. — Voici pourtant ce qu'on pourrait dire en faveur de la gloire : c'est un stimulant pour les hommes. Elle les porte quelquefois à la vertu ; ils craignent le blâme de la postérité , recherchent son estime. Ainsi , il faut , quand on ne peut payer les hommes en bonne monnaie , les payer en la fausse monnaie de la gloire. C'est ce qu'ont établi tous les législateurs. — Quant aux femmes , elles ont tort d'appeler honneur ce qui est devoir. Celles qui ne sont re-

32 ESSAIS DE MONTAIGNE,

tenues que par la crainte de perdre leur honneur, sont bien près de céder.

Exemples : Chrysippe et Diogène ; les Syrènes et Ulysse ; Épicure ; Aristote ; Cicéron. — Carnéades ; Sext. Peduceus ; P. Sextil. Rufus ; M. Crassus et Hortensius. — Métrodore ; Arcésilas ; Aristippe. — César ; Alexandre. — Démétrius ; Paul-Émile ; Fabius. — Érostrate ; Manlius Capitolinus. — Les Grecs ; les Romains. Les guerres civiles de France. Les Lacédémoniens. — Platon ; Timon. — Numa et Sertorius ; Zoroastre ; Trismégiste ; Zamolxis ; Charondas ; Minos ; Lycurgue ; Dracon et Solon ; Moïse. La religion des Bédouins. — Les femmes, en général.

IL y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance, c'est une pièce estrangière ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plénitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmenter et accroistre au dedans ; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la pièce hors

de luy la plus voisine; voylà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent: et il n'est rien si esloigné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous, car, estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoin d'amelioration, c'est là à quoy nous nous devons travailler; nous sommes tout creux et vuides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparrer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo; et in terrâ pax hominibus* (1). Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles: les ornements externes se chercheront, aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes (a) ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris

(1) Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. S. Luc, c. 2, v. 14.

(a) Cic. de Finib. bon. et mal. l. 3, c. 17. — C

de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dange-reuse, ny plus à fuir, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoissonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gagnent plus ayseement credit autour d'eulx; ni macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses est de cette nature :

Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse. (a)

Ces philosophes là disoient (b), que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquérir :

Gloria quantalibet quiderit, si gloria tantum est? (1)

ie dis pour elle seule; car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous ac-

(a) HOMER. *Odyss.* l. 12, v. 184. — C.

(b) CIC. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17. — C.

(1) Que sera la plus grande gloire, si elle n'est que de la gloire? Juv. *sat.* 7, v. 81.

quiert de la bienveillance ; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus ; car ce precepte de sa secte, *CACHE TA VIE*, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en evidence (a). Celuy qui nous ordonne de nous cacher, et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honnorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aucunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrayz, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles

(a) Voyez le Traité de Plutarque : *si ce mot commun, Cache ta vie, est bien dit.*

36. ESSAIS DE MONTAIGNE,

sont grandes , et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles quelque marque de la recommandation de son nom , et de cette humeur qu'il avoit descritee par ses preceptes. Voyci une lettre (a) qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

EPICURUS A HERMAGHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux , et celuy là mesme le dernier iour de ma vie , i'escrisvois cecy , accompagné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins , qu'il ne peut rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie , embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voylà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions , regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort , c'est l'ordonnance de son testament , par lequel il veult que (b) « Amynomachus et Timocrates ,

(a) Traduite fidèlement ici du latin de CICÉRON , de *Finib. bon. et mal.* l. 2 , c. 30. — C.

(b) CIC. de *Finib. bon. et mal.* l. 2 , c. 31. — C.

ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, tous les mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chasque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire ; et a maintenu (a) que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ny iouissance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communément suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accomodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes : « Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr. » Je crois que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles ; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'autres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suite :

(a) Cic. de Finib. bon. et mal. l. 3, c. 17. — C.

Paulùm sepultæ distat inertiae

Celata virtus : (1)

qui est un' opinion si faulse, que ie suis despit qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en public; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles débvroient venir à la cognoissance d'aultruy. N'y va il doncques que de faillir finement et subtilement! « Si tu sçais, dict Carneades (a), un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celui de la mort duquel tu esperes prouffit, tu foyes meschamment si tu ne l'en advertis; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice; à combien de sortes de meschancez avons nous tous les iours à nous abandon-

(1) Le héros ignoré diffère peu du lâche enseveli. HORACE. od. 9, l. 4, v. 29.

(a) *Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè latere uspiam, et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cuius mors tibi emolumentum futura sit, improbè foceris nisi monueris ne assideat; sed impunitè tamen: scisse enim te quis coarguere possit?* CIC. de Finib. bon. et mal. l. 2, c. 18. — C.

ner? Ce que Sext. Peduceus fait (a), de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses, et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le treuve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable que nous y eussions failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicero (b) accuse pour avoir recueilli une heredité contre sa conscience, non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes; et M. Crassus, et Q. Hortensius (c), lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté, pour certaines quotitez, appelez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que, par ce moyen, il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruit; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abri des accusations, et des tesmoings et des loix : *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam* (1).

La vertu est chose bien vaine et frivole, si

(a) *Cic. de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 18. — C.

(b) *Id. ibid.* l. 2, c. 17. — C.

(c) *Id. de Offic.* l. 3, c. 18. — C.

(1) Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin, et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. *Cic. de Offic.* l. 3, c. 10.

elle tire sa recommandation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune; car qu'est il plus fortuite que la reputation? *Profectò fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas, ex libidine magis quàm ex vero, celebrat, obscuratque* (1). De faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veue fort souvent marcher avant le merite; et souvent outrepasser le merite, d'une longue mesure. Ceulx qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre, à la gloire, fait mieulx qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines; elle va aussi quelquesfois devant son corps, et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit* (2), que gagnent ils par là; que de les instruire de ne se hasarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur : là où

(1) Certainement, l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les uns célèbres, et laisse les autres obscurs, moins selon leur mérite, que selon son caprice. SALLUST. *in Catilin.*

(2) Comme si une action n'était vertueuse, que lorsqu'elle a été célèbre. CIC. *de Offic.* l. 1, c. 4.

il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une bataille? quiconque s'amuse à contrerooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres embesogné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des desportements de ses compaignons. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maxime naturam sequitur, in factis positum, non in gloria, iudicat* (1). Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'avoir vescu tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aulcune voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun ; que chascun la cherche en son particulier. A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoint mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses? Au

(1) C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une ame véritablement grande place l'honneur, qui jamais ne s'écarte de la nature. *Cic. de Offc. l. 1, c. 19.*

travers de tant et si extresmes dangiers, il ne me souvient point avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinites belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à prouffit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armée, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud; on est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault denicher quatre chestifs arquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et, si on y prend garde, on trouvera qu'il advient, par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hasarder; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompétant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testi-*

monium conscientiae nostrae (1). Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, cèluy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo che 'l resto di quel verno cose
 Facesse degne di tenerne conto;
 Ma fur sin da quel tempo si nascose,
 Che non è colpa mia s'or non le conto:
 Perchè Orlando a far l'opre virtuose,
 Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto;
 Nè mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,
 Se non quando ebbe i testimoni appresso (2)

Il fault aller à la guerre pour son debvoir; et en attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas mesme aux vertueuses pensees; c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire.

(1) Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience.
 S. PAULI, *epist. II ad Corinth.* c. 1, v. 12.

(2) Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très-dignes de mémoire; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point; car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier; et jamais ses exploits n'ont été divulgués que lorsqu'il en a eu des témoins. *ARISTO, cant. 11, stanz. 81.*

Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,

Intaminatis fulget honoribus :

Nec sumit, aut ponit secures

Arbitrio popularis auræ. (1)

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doit iouer son roolle; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme; elle nous assure là de la perte de nos enfans, de nos amis et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore* (2). Ce prouffit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault trier de toute une nation une dou-

(1) La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir; elle ne connaît point les refus honteux; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré d'un peuple volage. Hon. od. 2, l. 3, v. 17.

(2) Non pour notre intérêt personnel, mais pour l'honneur attaché à la vertu. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 10.

aine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols? *An quidquam stultius, quàm quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos* (1)? Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamaïs faict ; c'est une butte (a) qui n'a ny forme ny prinse : *Nil tam inæstimabile est quàm animi multitudinis* (2) Demetrius (b) disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celui là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id à*

(1) Quoi de plus insensé, que d'estimer réunis ceux que l'on ne prise séparément! CIC. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 36.

(a) *Un but.* — R. J.

(2) Rien de si méprisable que les jugements de la multitude.

(b) C'était un philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron. Sénèque, qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands philosophes de l'antiquité (*de benef.* l. 7, c. 1, 8, 9, etc.), nous a conservé le mot que Montaigne lui donne ici. « *Eleganter*, dit-il, *Demetrius noster solent dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventres additos crepitus : quid enim, inquit, meâ refert sursum isti, an deorsum, sonent ?* » SENEC. *epist.* 91, sub fine. — C.

multitudine laudetur (1). Null' art, nulle souplesse d'esprit ne pourroit conduire nos pas à la suite d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulent, il ne se peult establir aulcune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veut; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultrevoye que par celle là. Quand pour sa droicture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile : *Ded hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent* (2). Le marinier ancien disoit ainsin Neptune, en une grande tempeste : « (a) O dieu

(1) Quoiqu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même cependant j'y trouve quelque chose de honteux, si elle est louée par la multitude. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 12.
— Coste remarque, avec raison, que Cicéron, qui traite cet endroit de *la volupté*, est loin de poser en thèse générale mépris pour les opinions de la multitude.

(2) C'est un bienfait de la providence des dieux, que choses honnêtes sont aussi les plus utiles. *QUINTIL. Inst.* or. l. 1, c. 12.

(a) Montaigne se plaît ici à paraphraser ces paroles de Virgile : « *Qui hoc potuit dicere, Neptune, nunquam hanc* »

tu me sauveras, si tu veulx; si tu veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict montimon. » I'ay veu de mon temps mill' hommes souples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos. (1).

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit (a) surtout le peuple à Rome « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. » Que la licence des jugements est un grand destourbier (b) aux grands affaires! d'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes contraires et iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire consentement.

ven, nisi rectam, arti satisfacit. » Epist. 85, p. 360, t. II, edit. varior. ann. 1672 — C.

(1) J'ai ri de voir que la ruse échouait souvent. OVID. *Epist. Penelope ad Ulysses*, v. 18. — Montaigne, en empruntant ces paroles latines, leur donne un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original, où il y a *sebam successu*, etc. — C.

(a) C'est à la fin de la harangue que Tite-Live lui prête, l. 44, c. 22. — C.

(b) Un obstacle, un empêchement.

Il y a ie ne sçais quelle douceur naturelle à se sentir louer ; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea
fibra est ; •

Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et bellè. (1)

Je ne me soulcie pas tant quel ie sois chez autrui, comme ie me soulcie que ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangiers ne voyent que les evenements et apparences externes ; chascun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenance. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre ; car qu'est il plus aysé à un homme pratique (a), que de gauchir aux dangiers, et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions dese hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas ; et lors

(1) Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre ; mais jamais un, *Que cela est beau !* ne me paraîtra le terme et le but qu'on doit proposer à la vertu. *PRAS. sat. 1, v. 47.*

(a) *Qui a de la pratique, de l'expérience, que de se détourner des dangers.* — E. J.

mesme, nous y trouvant empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir nostre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoy-
 que l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gens souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable auquel la necessité les rend asseurez.

*Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
 Quem, nisi mendosum et mendacem ? (1)*

Voylà comment tous ces iugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et douteux ; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouïats, compaignons de nostre gloire ? celuy qui se tient ferme dans une trenchee decouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour ?

(1) Qui est flatté des fausses louanges ? qui redoute la calomnie ? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut en imposer ? Hon. epist. 16, l. 1, v. 39.

Non quicquid turbida Roma
 Elevet, accedas ; examenque improbum in illâ
 Castiges trutinâ : nec te quæsiveris extrâ. (1)

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches ; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienné à profit : voylà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius (a) dict de Herostratus, et Titus Lfvius (b), de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire : nous

(1) Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. *PERS. sat. 1, v. 5.*

(a) Il ne reste de Trogus Pompeius qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac, qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avait lu dans *JOANNES SARISBERIENSIS*, l. 8, c. 5, vers la fin, où cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes, *qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt* allègue l'exemple de Pausanias, qui tua Philippe, roi de Macédoine, *auctore Trogo*, à qui il joint immédiatement après l'exemple d'Hérostrate, tiré, non de JUSTIN, comme le premier, mais de VALÈRE-MAXIME, l. 8. c. 14, n. ult. *extern.* — C

(b) TITRE-LIVE, l. 6, c. 11. — C.

nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu (a), ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouissance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois. Je n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy; car de m'attendre que mon nom la receoive : premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'autres; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretagne et en Xaintonge, De la Montaigne; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire,

(a) Il semble que d'être connu, c'est-à-dire d'être en réputation, ce soit, en quelque sorte, avoir, etc.

52 ESSAIS DE MONTAIGNE,

et eulx à l'adventure à ma honte; et si les miens se sont aultresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi i'honoreray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus? peult elle designer et favoriser (a) l'inanité?

Nunc levior cippus non imprimit ossa.
 Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,
 Nunc non e tumulo, fortunatâque favillâ,
 Nascuntur violæ: (1)

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une bataille où dix mill'hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt

(a) *Favoriser le néant même, lui donner de l'importance.* — *Favorir*, que Montaigne a peut-être forgé lui-même du latin *favere*, favoriser, ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot. — C.

(1) Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère? mes mânes, mon tombeau, mon bûcher, vont-ils pour cela se couronner de fleurs? *PERS. sat. 1. v. 37.* — Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ*. — E. J.

ioincte, qui face valoir un' action privée, non d'un arquebuzier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant tous les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommandation.

Casus multis hic cognitus, ac iam

Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo. (1)

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sort morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensepvelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouissent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penserois tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains

(1) C'est un accident ordinaire qui est arrivé à mille autres, et qui se renouvelle tous les jours. JUVEN. sat. 13, v. 9.

mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et de nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous!

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura. (1)

Ce sera beaucoup, si, d'icy à cent ans, on se souvient en gros que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses (a), entrants en bataille, à fin que leurs gestes feussent bien et dignement escripts, estimants que ce feust une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasqué arquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroolle? et cent greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts anciens; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayant pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires

(1) Le bruit en est à peine arrivé jusqu'à nous.

Énéide, l. 7, v. 646.

(a) PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C,

de choses de si peu : il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume; il fault avoir gagné cinquante deux batailles assignees (a), tousiours plus foible en nombre, comme Cesar : dix mille bons compagnons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent :

Quos fama obscura recondit (1)

De ceulx mesmes que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans ? Et pòur trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre

(a) *Rangées.*

(1) Qui sont ensevelis dans un oubli profond.

Énéide, l. 5, v. 302.

vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Rectè facti, fecisse merces est* (1) : *Officii fructus ipsum officium est*. Il seroit, à l'aventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir; si le peuple en est esveillé à la vertu; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, maudit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon (a), employant toutes choses à rendre ses citoyens ver-

(1) La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. *Senec. epist. 81.*

Le seul fruit d'un bienfait, c'est le bienfait lui-même.

(a) Dans le douzième livre des *Lois*. — C.

teurs, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il adient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Cé personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force; *ut tragici poetæ confugiunt ad deum, cum explicare argumenti exitum non possunt* (1) : pourtant à l'aventure, l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles (a). Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye; qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par tous les legislatureurs; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencemens fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favoriser (b) aux gents d'entendement; et pour

(1) A l'exemple des poètes tragiques, qui ont recours à un Dieu, lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénouement de leur pièce. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 20.

(a) DIOG. LAËRTZ, *Vie de Platon*, l. 3, § 26. — C.

(b) Et les a fait favoriser par les, etc. — E. J.

cela, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les païssoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux tous les conseils qu'il prenoit et l'auctorité que Numa donna à ses loix sous le titre de patronage de cette deesse, Zoroastre le legislateur des Bactrians et des Perses, luy donna aux siennes, sous le nom du dieu Ormazis; Trismegiste des Ægyptiens, de Mercure; Zamolxis des Scythes, de Vesta; Charondas de Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, d'Iupiter; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollon; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste. Mais faulxement les àultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Egypte. La religion des Bedoins, comme dict l'auteur de l'ouinville (a), portoit, entre autres choses, que l'ame de celuy d'entre eux qui mourroit pour son prince, s'en alloit en un autre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie;

**Inferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est redituræ parcere vitæ. (1)**

(a) Dans ses *Mémoires*, c. 58, p. 357. — C.

(1) Leur ardeur bravait le fer, leur courage embrassait la mort.

Voilà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur debvoir; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari famâ gloriosum* (1); leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soient encores plus reglees que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit; illa facit: (2)

L'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes; il seroit bien aysé qu'elles

mort : c'était une lâcheté de ménager une vie qu'on ne devait perdre que pour un instant. LUCAN. l. 1, v. 461.

(1) Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. CIC. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 15.

(2) Elle a déjà cédé, celle qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de céder. OVID. *Amor.* l. 3, eleg. 4, v. 4.

en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

CHAPITRE XVII. (a)

DE LA PRESUMPTION.

Sommaire. La présomption nous fait concevoir une trop haute idée de notre mérite; elle nous représente à nous-mêmes autres que nous ne sommes.— Mais, pour fuir ce défaut, il ne faudrait pas tom-

(a) Montaigne avait de 42 à 45 ans lorsqu'il composa ce chapitre; c'est du moins ce qu'on peut induire de ce qu'il y dit, *qu'il avoit pieça franchi les quarante ans* (*). On y trouve d'excellentes choses, et surtout des détails curieux sur son caractère et la nature de son esprit; sur sa personne, sur son style, et sur son défaut de mémoire; sur son ignorance à l'égard des choses les plus communes; sur son irrésolution, qu'il appelle une *cicatrice bien mal propre à produire en public*, etc. — N.

(*) Plus tard, il fit des additions à ce chapitre, puisque, dans l'avant-dernier paragraphe, où il fait l'éloge de Mlle de Gournay, sa fille d'alliance, il dit qu'elle l'a rencontré ayant *ses cinquante-cinq ans*.

ber dans un autre, et s'apprécier, par une excessive modestie, moins qu'on ne vaut. En cela, comme en toute autre chose, que l'on soit sincère et vrai : César peut s'avouer hardiment le plus grand capitaine du monde. Mais on croit devoir, par *cérémonie*, ne pas découvrir ses pensées intimes : c'est par la même raison que les femmes baissent les yeux, rougissent, lorsqu'elles entendent nommer ce qu'elles ne craignent nullement de faire. Les hommes que la fortune a placés dans quelque haut rang peuvent se dispenser, sans doute, de retracer leurs actions; on doit assez les connaître; mais ceux qui mènent une vie obscure ont besoin de se peindre tels qu'ils sont; et c'est ce qu'a fait Montaigne, et ce qu'il va continuer de faire. Remontant à son enfance, il remarque qu'il avait des gestes habituels qui indiquaient une sotte fierté. Et cependant, il est aujourd'hui prodigue de salutations; il ne trouve bien rien de ce qu'il fait; il estime toujours moins les choses qu'il possède que celles qui appartiennent aux autres. La présomption et la vanité lui semblent être les causes de nos plus grandes erreurs. Il ne peut souffrir ceux qui se vantent de leur science; lui ne se prise que parce qu'il sait son peu de prix. Il connaît aussi son ignorance, son inaptitude, surtout lorsqu'il s'essaie dans la poésie, que cependant il aime. Combien il trouve son style embarrassé; comment il ne peut rendre

même les idées qu'il a. La beauté du corps, il ne l'a pas non plus. Sa taille est au-dessous de la médiocre. C'est cependant la beauté qui, la première, a mis de la différence entre les hommes. Montaigne est d'ailleurs peu dispos et maladroit. Son ame est molle, sans énergie, etc., et cependant il est content de son état. La réflexion, la délibération l'importune. Il aime mieux céder que disputer. L'incertitude du succès l'a dégoûté de l'ambition. Le siècle dans lequel il est né ne convenait nullement à son humeur. On n'y connaît point la franchise, la loyauté. Montaigne abhorre toute feinte, toute dissimulation. La fourbe a presque toujours de mauvais résultats, ce que prouve l'histoire de plusieurs princes. — Montaigne avait la mémoire très-infidèle, était ennemi de toute contrainte et obligation. Il a l'esprit lent, ignore les choses les plus vulgaires. Il était irrésolu, parce qu'il trouvait bonnes tour à tour les raisons qu'on alléguait pour ou contre une question. Aussi blâme-t-il tout changement dans l'ordre politique : on ne peut jamais être sûr de la bonté des institutions nouvelles qu'on veut substituer à celles qui existent depuis long-temps. — Montaigne croit avoir un sens droit, des opinions saines. Les autres regardent au-devant d'eux ; il regarde au-dedans de lui, s'examine, se contrôle, exerce ainsi son jugement. — Ce qu'il a de bon, c'est qu'il se plaît à rendre justice au mérite de

ses amis, même de ses ennemis. Éloge de son ami, Étienne de La Boétie. — On a remarqué que les gens de lettres ont autant de vanité qu'ils sont faibles d'entendement. Mais peut-être exige-t-on trop d'eux. Le plus grand reproche qu'ils méritent, c'est de juger de tout, moins par eux que sur l'autorité des autres. — Effets d'une bonne éducation : elle change le jugement et les mœurs. Noms de plusieurs grands guerriers et grands poètes du temps de Montaigne. Éloge de Marie de Gournay.

Exemples : César. — Alexandre ; Alcibiade ; Jules-César ; Cicéron. Montaigne ; Denys de Syracuse. — Les Anciens ; Amafanius ; Rabirius ; Xénophon ; Platon ; Salluste ; Messala. — Montaigne ; C. Marius ; Philopœmen. — Le chancelier Olivier. — Métellus Macédonicus ; Soliman et Mercurin de Gratinare. — Un archer. — Pline le jeune. — Chrysippe ; Socrate. — Étienne de La Boétie. — Polémon et Xénocrate. — Le duc de Guise ; les chanceliers Olivier de L'hospital ; d'Aurat ; Bèze ; Buchanan ; Mont-Doré ; Turnèbe ; le duc d'Albe ; le connétable de Montmorency ; M. de La Noue ; Marie de Gournay.

IL y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur (a). C'est un' affection inconsiderée, de

(a) *Mérite*. — E. J.

quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Je ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est ; le iugement doit tout partout maintenir son droict : c'est raison qu'il voye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité lui presente ; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons appris aux dames de rougir, oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Je me treuve icy empestre ez loix de la cerimonie ; car elle ne permet, ny qu'on

parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont : mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx, mesmes envers ceux qui ont interest de les cognoistre; à l'exemple de Lucilius,

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
 Credebat libris, neque si malè cesserat, usquam
 Decurrens aliò, neque si benè : quo fit, ut omnis
 Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
 Vita senis; (1)

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre : *nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectioni fuit* (2).

(1) Qui confait tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidèle; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidants : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux. Hon. sat. 1, l. 2., v. 30.

(2) Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins

Il me souvient donoques que, dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy ie ne sçais quel port du corps et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sottte fierté. I'en veul dire premierement cecy, qu'Il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions (a) et des propensions si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et reconnoistre; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli, sans nostre sceu et consentement : c'estoit une certaine affetterie consente (b) de sa beauté, qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras; Iulius Cesar (c) se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme rempli de pensements penibles; et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer (d) le nez.

estimés (pour avoir écrit leur propre histoire). TACIT. *Vita Agricola*, c. 1.

(a) C'est-à-dire, Il n'est pas étrange que nous ayons des qualités et des penchants, etc.

(b) Convenable à sa beauté, ou qui seyoit bien à une beauté. — E. J.

(c) Voyez PLUTARQUE, dans la *Vie de César*, c. 1, à la fin. — C.

(d) De *ringere*, selon Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, où il cite ce passage de Montaigne. Je ne sais si l'on pourrait trouver ailleurs le mot de *rincer*, pour signifier comme ici, *froncer*, *rider* : il n'est pas, du moins, dans nos vieux dictionnaires. — C.

qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, de quoy ie ne parle point, comme les salutations et reuerences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peut estre humble, de gloire. Je suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois iamais, sans reuenge, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes ages. Je desirasse d'aucuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup ; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenance desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius (a), qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé ; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Je ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, et si à la verité i'auois quelque occulte propension à ce vice, comme il peult bien

(a) AMMIEN MARCELLIN, l. 21, c. 14. — C.

estre; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame, ie veux icy confesser ce que i'en sens. Il y a deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que je possède, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangeres, absentes et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi foys ie, et entre deux pareils ouvrages poiseróis tousiours contre le mien; non tant que la ialousie de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise (a) engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui

(a) *La possession.* — E. J.

luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : d'avantage que ie suis tres ignorant en mon faict, j'admire l'assurance et promesse que chascun a de soy; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruit qu'aprez l'effect; autant douteux de ma force, que d'une àultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie; d'autant que ie les desseigne (a) toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrace plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publiques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que

(a) *J'en forme le dessein, le projet toujours au, etc.* — E. J.

l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoient si avant dans le ciel; ils m'arrachent les dents; car, en l'estude que ie foyz, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de jugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience; vous pouvez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la sainte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun aultre s'estime moins, voire qu'aucun aultre m'estime moins, que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens, coupable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees; et ne me prise seulement que de ce que ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell' est infuse

moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la vue de mon iugement; i'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la verité, quant aux effects de l'esprit en quelque façon que ce soit, il n'est iamais parti de moy chose qui me contentast; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. I'ay la vue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer (a), elle se trouble; comme i'essaye plus evidemment en la poësie, ie l'aime infiniment; ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy; mais ie foy, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot partout ailleurs, mais non en la poësie;

Mediocribus esse poëtis

Non di, non homines, non concessere columnæ. (1)

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de tous nos imprimeurs,

(a) *Au travail, à l'ouvrage.* — R. J.

(1) Personne ne pardonne la médiocrité aux poètes, ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes des portiques où sont affichés les ouvrages nouveaux. *HOR. de Arte poetica*, v. 372.

Verum

Nil securiùs est malo poëtâ. (1)

Que n'avons nous de tels peuples (a) ? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie : à la saison des ietx olympiques, avecques des chariots surpassants tous aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple; mais, quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra (b) premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abattre et deschirer par despit tous ses pavillons : et, ce que ses chariots (c) ne feirent non plus rien

(1) Mais rien de si confiant qu'un mauvais poëte. MARTIAL. epigr. 63, l. 12, v. 13.

(a) C'est-à-dire, des peuples qui, dans l'assemblée des jeux olympiques, marquèrent si vivement le mépris qu'ils faisaient de la mauvaise poësie du vieux Denys, tyran de Syracuse, et maître de la meilleure partie de la Sicile. — C. •

(b) DIONORE DE SICILE, l. 14, c. 28. — C.

(c) *Id. ibid.*

qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracassée contre la costé de Tarente; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme; et les mariniers mesmes eschappiez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predict sa mort sembla aussi aulcunement souscrire : il portoit (a) « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceux qui vauldroient mieulx que lui. » Ce que il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sèns de cette prediction : mais il l'entendoit mal (b); car le dieu marquoit le temps de l'avantage que par faveur et injustice il gagna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne intitulee les *Leneïens*, soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessive ioye qu'il en conçut.

Ce que ie treuve excusable du mien (c), ce

(a) DIODORE DE SICILE, l. 15, c. 20. — C.

(b) *Id. ibid.*

(c) Il faut lier cette phrase à celle qui termine l'avant-dernier paragraphe, et finit par ces mots : *A tant de versificateurs.* C'est la leçon de 1588. — A. D.

n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, ausquelles ie veois qu'on donne credit. Je suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouir et gratifier en leur ouvrage; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrie. Je sais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils merient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

Cùm relego, scripsisse pudet; quia plurima cerno,
Me quoque, qui feci, iudice, digna lini. (1)

L'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et exploic-

(1) Quand je les relis, j'en ai honte; car j'y vois bien des choses qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacées. OVID. *de Ponto*, eleg. 5, l. 1, v. 15.

ter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là , que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beauté, ie la veois , sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que l'entreprene, ie doibs un sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un (a), pour practiquer leur faveur :

Si quid enim placet,
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia Gratiis. (1)

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte , qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise

(a) De Xénocrate, dans les *Préceptes du mariage*, c. 26, de la version d'Amyot. — C.

(1) Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens, c'est aux Grâces qu'on en est redevable. — Coste n'a pu déterrer la source de ces vers latins.

d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayer, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius (a). Je ne sçais ny plaire, ny resiouïr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains et se ternit. Je ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnüé de cette facilité, que ie veoïs en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos ; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes ; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus

(a) Amafanius et Rabirius, nullâ arte adhibita de rebus ante oculos positâs vulgari sermone disputant ; nihil definiunt , nihil partiuntur , nihil aptâ interrogatione concludunt. CIC. Acad. quæst. l. 1 , c. 2.

aysees, qui sont communement les mieulx prin-
ses, ie ne sçais pas les employer ; mauvais pres-
cheur de commune : de toute matiere ie dis
volontiers les dernieres choses que i'en sçais.
Cicero estime (a) que ez traictez de la philoso-
phie (b), le plus difficile membre soit l'exorde :
s'il est ainsi, ie me prends à la conclusion sa-
gement. Si faut il conduire la chorde (c) à toute
sortè de tons ; et le plus aigu est celuy qui vient
le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins
autant de perfection à relever une chose vuide,
qu'à en soubtenir une poissante : tantost il fault
superficiellement manier les choses, tantost les
profonder (d). Je sçais bien que la pluspart des

(a) Montaigne ne cite cette pensée, que pour se moquer de Cicéron, qu'il considèrait plutôt comme un beau parleur que comme un subtil philosophe ; en quoi il n'avait pas grand tort : car, à bien examiner les ouvrages philosophiques de Cicéron, il est aisé de voir que ce ne sont, en effet, que les pensées de Platon, d'Aristote, d'Épicure, de Zénon, etc., traduites nettement et poliment en latin. — C.

(b) *Difficillimum autem est, in omni conquisitione rationis, exordium.* De Universo, c. 2. — C.

(c) *Conduire la chorde*, est une expression purement latine, que Montaigne applique ici à l'art de monter les cordes des instruments sur différents tons. Horace a dit, en parlant de l'art du cordier, dont il décrit même très-bien le mécanisme :

Tortum digna sequi potiùs, quàm ducere funem.

HORAT. epist. 10, l. 1., v. 48. — N.

(d) *Les approfondir, les creuser profondément.* — E. J.

hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenant des graces qui ne leur manquent iamais. Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poli; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part,

Brevis esse laboro,

Obscurus fio. (1)

Plato dict (a), que le long ou le court ne sont pas proprietiez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable (b), uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Ce-

(1) J'évite d'être long, et je deviens obscur.

HORAT. de *Arts poet.* v. 25.

(a) *De Republ.* liv. 10. — C.

(b) *Égal.* — E. J.

car et plus grand et moins aysé à représenter ; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. Comme à taire, à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'aventure, que ie puis plus à parler, qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme ie foy, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Méssala se plaint, en Tacitus (a), de quelques accoustrements estroicts de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin, car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en

(a) Dans le dialogue intitulé, *de Causis corruptæ eloquentiæ* que quelques-uns attribuent à Tacite, d'autres à Quintilien Voyez vers la fin. — C.

chault gueres; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'autre, le poittevin, xaintongeois, angoumoisins, limosins, auvergnats), brodé (a), traissant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que je treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité, un langage masle et militaire plus qu'autre que i'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abundant. Quant au latin, qui m'a esté donné pour materiel, i'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler; ouy, et à escrire : en quoy aultresfois ie me faisois appeller *maistre Iehan*. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aulcunement frappé de sa douleur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une del'autre, ils ont tort : au rebours, ils les fault r'accoupler et

(a) *Lent, traissant, lâche et mou.* — E. J.

rejoindre ; il fault ordonner à l'ame, non de se
 tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mes-
 priser et abandonner le corps (aussi ne le sçau-
 roit elle faire que par quelque singerie contre-
 faicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser,
 le cherir, luy assister, le contrerooler, le con-
 seiller, le redresser, et ramener quand il four-
 voye, l'espouser en somme, et luy servir de
 mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas
 divers et contraires, ains accordants et unifor-
 mes. Les chrestiens ont une particuliere ins-
 truction de cette liaison : car ils sçavent que la
 iustice divine embrasse cette société et ioincture
 du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps
 capable des recompenses eternelles ; et que Dieu
 regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il
 receoive le chastiment, ou le loyer, selon ses
 demerites. La secte peripatetique, de toutes
 sectes la plus sociable, attribue à la sagesse cè
 seul soing, de pourveoir et procurer en commun
 le bien de ces deux parties associees : et mon-
 trent les aultres sectes, pour ne s'estre assez
 attachees à la consideration de ce meslange,
 s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette
 aultre pour l'ame, d'une pareille erreur ; et
 avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme ; et
 leur guide, qu'ils advouent en general estre
 Nature.

La premiere distinction qui ayt esté entre les

hommes, et la première considération qui donna les prééminences aux uns sur les autres, il est vraisemblable que ce fut l'avantage de la beauté :

Agros divisere atque dedere
Pro facie cuiusque, et viribus ingenioque ;
Nam facies multum valuit, viresque vigeant. (1)

Or, ie suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité à ceulx mesmement qui ont des commandemens et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence (a) et maïesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de hauteur (b). *Le Courtisan* (c) a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute autre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette médiocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà

(1) Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit ; car la beauté et la force étaient les premières distinctions. LUCRET. l. 5, v. 1109.

(a) *Prestance*. — E. J.

(b) *Végèce*, l. 1, c. 5. — C.

(c) Livre italien composé par Baltazar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*, c'est-à-dire *du Courtisan*. — C.

d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote (*a*), sont bien iolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur, la grand' ame : comme la beauté, en un grand corps et hault : les Ethiopes et les Indiens, dict il (*b*), elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité (*c*) des personnes. Ils avoient raison ; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

*Ipsæ inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice supræ est.* (1)

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquées avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus formæ præ filiis hominum* (2) : et Platon (*d*), avecques la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique.

(a) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 7. — C.

(b) *Polit.* l. 4, c. 4. — C.

(c) *Et à la haute taille.* — B. J.

(1) A la tête des guerriers, on voit marcher Turnus, les armes à la main ; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent. VIRG. *Énéide*, l. 7, v. 783.

(2) Il était le plus beau des fils des hommes. *Ps.* 45, v. 3.

(d) *De Republ.* l. 7 et l. 3. — C.

C'est un grand despit, qu'on s'adresse à vous parmy vos gents pour vous demander « Où est monsieur ? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire; comme il adveint au pauvre Philopœmen (a) : Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen : les gentilshommes de sa suite estants arrivez, et l'ayant surprins embesogné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là : « Le paie, leur respondit-il, la peine de ma laideur. » Les aultres beautez sont pour les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse; ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un

(a) PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*. — C.

corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme. I'ay, au demourant, la taille forte et ramasee; le visage, non pas gras, mais plein; la complexion entre le iovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis; (1)

la santé, forte et alaigre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. I'estois tel, car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

Minutatim vires et robur adultum

Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas : (2)

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy; ie m'eschappe tous les iours, et me desrobbe à moy :

Singula de nobis anni prædantur euntes. (3)

(1) Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissées de poils. MARTIAL. epigr. 36, l. 2, v. 5.

(2) Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant. LUCRET., l. 2, v. 1131.

(3) Dans leur fuite rapide, les années nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes. HORAT. epist. 2, l. 2, v. 55.

D'adresse et de disposition, ie n'en ay point eu; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigresse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps : comme ie n'en ay trouvé gueres aucun qui ne me surmontast ; sauf au courir , en quoy i'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tresinepte, ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes (a), que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy ; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx ; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc. Je ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille,

(a) *Si pesantes, si maladroites.* Du mot latin *gurdus*, dont le peuple de Rome se servait pour signifier *sot, stupide*, du temps de Quintilien, qui avait ouï dire que ce mot était originaiement espagnol, *Inst. Orat.* l. 1, c. 5, nos pères ont formé le mot *gourd, gourde*, dans le sens qu'il est employé ici par Montaigne. De *gourd* est venu *engourdir*, qui est encore en usage. — C.

ny équiper un cheval de son harnois, ny porter à poing (a) un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'âme : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine ; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduit :

Molliter austerum studio fallente laborem ; (1)

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien ; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte.

Tanti mihi non sit opaci

Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur
aurum. (2)

(a) Montaigne a écrit *point* ; mais il est clair qu'il faut *poing*. Son orthographe est, en général, peu exacte, et surtout peu uniforme ; le même mot est souvent diversement orthographié dans la même page. — N.

(1) Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. Hon. sat. 2¹, l. 2, v. 12.

(2) Non, je ne voudrais point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il roule dans la mer. Juv. sat. 3, v. 54.

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie (a) presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. I'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, iusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu ; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy. Et pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poissant, paresseux et faineant ; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester, et en tel degré de sens, que i'ay senti en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo ,
 Non tamen adversis ætatem ducimus Austris ;
 Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re ,
 Extremi primorum, extremis usque priores : (1)

(a) Montaigne avait d'abord écrit, *ie ne freuve rien chèrement acheté que ce qui me couste du soing* ; mais il a préféré la leçon du texte, et a rayé la première, que je mets ici en note. — N.

(1) Le Zéphyr n'enfle pas mes voiles, il est vrai ; mais l'Aquilon ne trouble pas ma course paisible. Je suis en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. Hon. epist. 2, l. 2, v. 201.

ie n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter ; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance ; d'autant, à l'aventure, que, selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoin que de iouïr doucement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Je n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniement que mes affaires ; ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heture et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient ; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduite d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de sollicitude ; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus; (1)

i'aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy ceit' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis; et ce pis là, me resouldre à le porter doucement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine tous mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois; que seroit ce? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence

(1) Tout cela échappe aux yeux du maître, et les voleurs s'en accommodent. Hox. epist. 6, l. 1, v. 45.

les choses à mon poinct : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela ; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune ; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas ; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala. (1)

Aux evenemens, ie me porte virilement ; en la conduite, puerilement : l'horreur de la cheute

(1) Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus.
SENECA. Agamemnon. act. 3, sc. 1, v. 29.

me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre ; et le ialoux, que le cocu ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoin que de vous ; elle se fonde là et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu , a il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage , ayant passé en bon compaignon sa ieunesse , grand diseur , grand gaudisseur (a). Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se mocquer des aultres ; pour se mettre à couvert , il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent , et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour , putain » ; « Bon iour cocu » ; et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing : par où il bridoit les occultes caquets des mocqueurs , et esmoussoit la poincte de ce reproche.

(a) *Grand railleur.* — *Gaudir*, c'est , ôit Nicot , se moquer par jeu et en riant. Au 3^e liv. d'*Amadis*, c. 4 , on lit : *Reprendren leur chemin gaudissants l'un l'autre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes.* — C.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'avancer, que la fortune me feust venue querir par le poing; car, de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompagnent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progres, ie ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo : (1)

ie m'attache à ce que ie veoïs et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port :

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas ; (2)

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien; et ie suis d'avis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

(1) Je n'achète pas l'esperance au prix de ce que j'ai déjà.
TERENTI. Adolph. act. 2, sc. 3, v. 11.

(2) Qu'une rame fende les flots, et que l'autre touche le rivage.
PROPERT. eleg. 3, l. 3, v. 23.

Capienda rebus in malis præceps via est : (1)

et l'excuse plustost un cadet de mettre sa legitime au vent, que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. I'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy :

Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmæ; (2)

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des gue-nons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche, pour y montrer le cul quand elles y sont :

*Turpe est quod nequeas capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu.* (3)

(1) Dans le malheur, choisissons les résolutions téméraires. *SENEC. Agamemn. act. 2, v. 47.*

(2) Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu. *HOR. epist. 1, l. 1, v. 51.*

(3) Il est honteux de se charger la tête d'un fardeau qu'on ne saurait porter, pour plier ensuite, et être obligé de fuir honteusement. *PROPERT. eleg. 9, l. 3, v. 5.*

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse; la foy et la conscience s'y feussent trouuees scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsiderée et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux, à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

Nunc , si depositum non inficiatur amicus ,
 Si reddat veterem cum totâ ærugine follem ;
 Prodigiosa fides , et thuscis digna libellis ,
 Quæque coronatâ lustrari debeat agnâ : (1)

ce ne feut iamais temps et lieu où il y eust , pour les princes , loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'avisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là , ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la

(1) Maintenant , si ton ami ne nie point ton dépôt , s'il te rend ton vieux sac , et ton argent noirci par le temps , c'est un trait de probité digne d'être inserit dans les livres de nos pontifes , c'est un prodige dont on est tenté de se purifier par des sacrifices. Juv. sat. 13 , v. 60.

force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse ; ils rendent des combats honorables et publicques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommandation emmy cette presse : Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et surtout de iustice ; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires ; et nulles aultres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : *Nihil est tam popolare quàm bonitas.* (1)

Par cette proportion (a), ie me feusse trouvé grand et rare ; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles pászsez, auxquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny souple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et

(1) Rien n'est si populaire que la bonté. CIC. *Pro Ligar.* c. 12

(a) D'après cette comparaison de mes qualités et de mes mœurs avec celles des temps modernes, etc. — E. J.

aux occasions (a) : plustost lairrois ie rompre le col aux affaires, que (b) de tordre ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalement; et de tous les vices, ie n'en treuve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher soubs un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doit point desmentir ses pensees; il se veult faire veoir iusques au dedans; tout y est bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote (c) estime office de magnanimité, haïr et aimer à descouvert; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'autrui. Apollonius (d) disait que « c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité : »

(a) Ici Montaigne a voulu se caractériser lui-même, quoiqu'il ne le fasse pas d'une manière si directe et si distincte que dans l'édition in-4° de 1588, page 277. — C.

(b) *De plier*, édit. in-fol. de 1596, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

(c) *Ethic. ad Nicom.* l. 4. — C.

(d) PHILOSTRATE, p. 409, et Olearii, an 1709. — C.

c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault aimer pour elle mesme. Celuy qui dict vray , parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert (a), et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion , refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : i'ay une interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe, comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement. Il ne fault pas tousiours dire tout ; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict , il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. Je ne scais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent verité ; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aucuns de nos princes, Que « ils iecteroient leur chemise au feu , si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus (b) ; et publier, Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner (c), » c'est tenir advertis ceulx qui ont à

(a) *Parce que cela lui sert, lui est utile.*

(b) AURELIUS VICTOR, *de Vir. illustr.* c. 61. — C.

(c) Maxime favorite de Louis XI. — C.

les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent ; *quò quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detractâ opinione probitatis* (1) : ce seroit une grande simplessse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceux qui, de nostre temps, ont consideré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel point les affaires, que pour tout iamaïs il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole (a) : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté

(1) Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien. Cic. *de Offic.* l. 2, c. 9.

(a) Voici, dit M. Am. Duval, comme j'entends cette phrase obscure : *Ceux qui de notre temps ont considéré, etc., ne manqueraient point de donner des conseils* (conformes à leur manière de voir) *à un prince de qui la fortune, etc.*

en sa vie. Le gaing qui les convie à la première desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruit : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches (a), lorsque, de mon enfance, il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast, et qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice.

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé (b). I'ad-

(a) C'est-à-dire, *accords, traités, et pactes*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Pache* est encore en usage à Genève et dans le pays de Gex. — C.

(b) Il faut lier cette phrase avec les derniers mots de l'avant-

voue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le faudroit moins être, et que je m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'assurance pour la maintenir, et foys le brave par foiblesse; parquoi ie m'abandonne à la naïveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disait (b), « le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util de merveilleux service que la

dernier paragraphe (*qui est desloyal envers la vérité, l'est aussi envers le mensonge*), comme dans l'édition de 1588. — A. D.

(a) DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 68. — C.

memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance: ie ne sçaurois recevoir une charge (a), sans tablettes: Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire; aultrement ie n'aurois ny façon, ny assurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour: mais ce moyen m'est non moins difficile; pour apprendre trois vers, il me fault trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à concevoir. Or, plus ie m'en desfie (b), plus elle se trouble; elle me sert mieulx par rencontre: il fault que ie la sollicite nonchalamment; car, si ie la presse, elle s'estonne; et depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse: elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens

(a) *Une commission.* — E. J.

(b) *De ma mémoire.*

en plusieurs aultres parties : ie fuy le commandement, l'obligation et la contraincte; ce que ie foy ayseement et naturellement; si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescrite ordonnance, ie ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obéissance, quand ie les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute; ils se crouissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayai de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays : mais il y eut du plaisir; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer outre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas; ie mē trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante; mais il est pourtant naturel, et n'est aucun qui ne s'en resente aucunement : On offroit à un excellent

archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc : Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumbe en fantaisie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'aultre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec et serré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine

par telle lettre : et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliaisse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus (a) feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire, ce qu'on dict aussi de George Trapezonce (b). Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance ; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les fonctions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hâc atque illâc perfluo. (1)

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre ; et d'oublier où i'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero (c) : ie m'ayde à perdre ce que ie serre

(a) Pline dit absolument que Messala Corvinus oubliâ son nom. *Hist. nat.* l. 7, c. 24. — C.

(b) Il s'agit ici de George de Trébisonde, Grec qui vint à Rome sous le pape Eugène iv. Il y publia une rhétorique, qui a été réimprimée plusieurs fois, diverses traductions de livres grecs et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avait appris. — A. D.

(1) Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. *Terent. Eunuch.* act. 1, sc. 2, v. 25.

(c) *De Senectute*, c. 7. *Nec verò quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum obruisset.* — C'est-à-dire : Je n'ai

particulierement. *Memoria certè non modò philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, unà maximè continet* (1). C'est le receptacle et l'estuy de la science, que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. Je sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent ; mais rien au delà. Je feuillete les livres ; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus. ~~est~~ d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu ; l'auteur, le lieu, les mots et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste ; on m'allegue tous les coups à moy mesme, sans que ie le sente. Qui voudroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et si ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses ; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y con-

pas entendu dire qu'aucun vieillard ait oublié le lieu où il avait caché son trésor. — E. J.

(1) Certainement, la mémoire renferme non-seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie. — *Cic. Acad. quæst. l. 4, c. 7.*

curre (a) quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escri, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : l'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne lui proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desveloper ; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche ; aux ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames et aultres, ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee ; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement et profondement, pour le temps qu'elle le tient : I'ai la veue longue, saine et entiere, mais qui se lasse aiseement au travail, et se charge ; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé

(a) C'est-à-dire, que l'autorité y concoure avec la raison. Dans l'édition de Jean Petit-Pas, 1611, à Paris, il y a ici *concure*, et dans les dernières, *concoure*. — Je crois que le mot de *concourir* étoit encore tout nouveau du temps de Montaigne, parce qu'il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. — C.

combien ce retardement est important (a) à ceulx qui s'adonnent à cette occupation (b).

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensevelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes et prestes à tout ; si non instruites, au moins instruisables : ce que ie dis pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce

(a) Je crois qu'il faut lire ici *importun*, c'est-à-dire, *incommodé* : le trait de Pline, cité par Montaigne, le prouve. — E. J.

(b) Montaigne a ici en vue l'épître cinquième de Pline, l. 3, où cet illustre Romain, rendant compte à un de ses amis de la manière dont le vieux Pline son oncle employait son temps à l'étude, remarque entre autres choses, « Qu'un jour un de ses amis, qui assistait avec son oncle à la lecture d'un livre, ayant arrêté le lecteur pour l'obliger à répéter quelques mots qu'il avait mal prononcés, son oncle lui dit sur cela : « N'aviez-vous pas bien compris la chose? — Sans doute, répondit son ami. — Et pourquoi donc, reprit-il, l'avez-vous empêché de continuer? voilà plus de dix lignes que nous avons perdues par votre interruption. Tant il était bon ménager du temps. » — C.

qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnée de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place: or, ie ne sçais compter ny à iect (a) ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference d'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin: ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent; moins aux arts mechaniques, en la traficque (b), et en la cognoissance des mar-

(a) *Avec des jetons.* On écrit à présent *jet*, et ce mot est encore en usage pour signifier *calcul*. *Le jet à la plume*, dit Richelet, est plus sûr que celui des jetons. C. — Les anciennes éditions, entre autres celles de Coste et de Bastien, portent *gest* au lieu de *ject*, qui est orthographié d'une manière plus conforme au mot latin *jactus*, d'où il vient. — E. J.

(b) *Au trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

chandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puis-qu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy Le levain servait à faire du pain, et que c'estoit que Faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes (a) une aptitude à la mathématique, en celuy à qui on voyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peut imaginer d'aultres à mes despens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie foys mon effect; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect m'y contrainct; qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon pro-

(a) Si Montaigne cite ceci de mémoire, comme il y a grande apparence, il s'est mépris, en fixant le fait à Athènes : car, selon Diogène Laërce, l. 9, segm. 53, ce fut Protagore d'Abdère que Démocrite jugea capable des sciences les plus sublimes, en lui voyant agencer artistement des fagots; de sorte qu'il prit soin de les lui enseigner lui-même. C. — Aulu-Gelle, qui raconte la même anecdote, place l'événement à Abdère, l. 5, c. 3. — E. J.

grez, non : tant y a que , sans l'avertissement d'aultruy, ie veoïs assez le peu que tout cecy vault et poise , et la folie de mon desseing ; c'est prou que mon iugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais.

Nasutus sis usque licet , sis denique nasus ,
 Quantum noluerit ferre rogatus Atlas ,
 Et possis ipsum tu deridere Latinum ,
 Non potes in nugas dicere plura meas
 Ipse ego quàm dixi : quid dentem dente iuvabit
 Rödere ? carne opus est , si satur esse velis.
 Ne perdas operam : qui se mirantur , in illos
 Virus habe ; nos hæc novimus esse nihil. (1)

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres d'aulture façon ; ie ne faulx (a) iamais fortuitement. C'est peu de

(1) Soyez le plus fin critique du monde ; confondez, par vos plaisanteries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre ? Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes ; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. *Maximal. epigr. 2, l. 13.* — Nous nous sommes contentés de faire entendre le sens de cette épigramme : une traduction plus fidèle eût été inintelligible.

(a) *Gueres*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

Ie veis un iour, à Barleduc, qu'on presentoit au roy François second, pour la recommandation de la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy : Pourquoi n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon (a) ? Ie ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public ; c'est l'irresolution : default tresincommode à la negociation des affaires du monde. Ie ne sçais pas prendre party ez entreprises douteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero : (1)

ie sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit (b) qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement, car quant

(a) *Crayon.* — E. J.

(1) Le cœur ne me dit ni oui, ni non. PETRARCA.

(b) DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 7, segm. 179. — G.

aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse ; et lors , à confesser la verité, ie iecte le plus souvent la plume au vent , comme on dict , et m'abandonne à la mercy de la fortune , une bien legiere inclination et circonstance m'emporte ;

Dùm in dubio est animus , paulo momento huc
atque

Illuc impellitur. (1)

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancee en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers à la decision du sort et des dez (a) ; et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses douteuses : *sors cecidit super*

(1) Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher d'un côté ou de l'autre. *TERANT. Andr. act. 1, sc. 6, v. 32.*

(a) C'est-à-dire, que je m'en rapporterais volontiers, dans la plupart des circonstances, à la décision du sort et des dés.

Mathiam (1). La raison humaine est un glaive double et dangereux; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston (a)! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un choïs incertain, i'aime miëux que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foys les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant : et si ne suis pas trop facile pourtant au change; d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur et lubrica* (2); notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

Iusta pari premitur veluti cùm pondere libra
 Prona, nec hâc plus parte sedet, nec surgit ab
 illâ. (3)

(1) Le sort tomba sur Mathias. *Act. Apost.* c. 1, v. 26.

(a) Voyez combien de bouts a ce bâton !

(2) L'habitude d'épouser les opinions des autres paraît entraîner bien des erreurs et des dangers. *Cic. Acad. quæst.* l. 4, c. 21.

(3) Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont également

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect; si y a il eu grand' aysance à les combattre; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs: il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de débats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem; (1)

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experiance, et la diversité des evenemens humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui vouldra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il devoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à

chargés, elle ne penche, elle ne s'élève d'aucun côté. TIBULL.
l. 4, *Panegy. ad Messalam*, v. 41.

(1) L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. HOR.
epist. 2, l. 2, v. 97.

Noël des chaleurs extremes, et à la saint Jean des rigueurs de l'hiver : l'en pense de mesme de ces discours politiques ; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon , pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparens : et pourtant , selon mon humeur , ez affaires publicques , il n'est aulcun si mauvais train , pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance , qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues , et penchent d'une merueilleuse inclipation vers l'empirement ; de nos loix et usances , il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois , pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat , et le dangier de ce croullement , si ie pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct , ie le ferois de bon cœur :

Nūquam adeò fœdis , adeoque pudendis
Utimur exemplis , ut non peiora supersint. (1)

Le pis que ie treuve en nostre estat , c'est l'instabilité ; et que nos loix , non plus que nos vestemens , ne peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection

(1) Citez l'action la plus honteuse , la plus infâme , il en est encore de plus criminelle. Juv. sat. 8, v. 183.

une police, car toutes choses mortelles en sont pleines; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances, iamaïs homme n'entreprint cela qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entrepris. Je foy peu de part à ma prudence de ma conduite; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tourmenter des causes; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste ! l'obeïssance n'est iamaïs pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamaïs homme ne s'estima defaillant. Ma recommandation est vulgaire, commune et populaire; car qui a iamaïs cuidé avoir faulte de sens ? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamaïs où elle se veoid ; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillas (a) opaque : s'accuser, seroit s'excuser en ce subiect là; et se

(a) *Brouillard*. — E. J.

condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'avantage du iugement, nous ne le cedons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangiers, nous touchons (a) bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles ; et en apperceoit malayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance ; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doibt esperer fort peu de recommandation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez vous ? Les sçavants, à qui appartient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la

(a) *Nous sentons, nous connaissons, etc.* — E. J.

doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quant et quant soy mesme : Les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Il pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foye de moy; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasy toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur

grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempè valere et vivere doctus. (1)

Or, mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul aultre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gotuste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant :

Nemo in sese tentat descendere : (2)

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett'humeur libre de n'assubiectionner ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy; car

(1) Vivre, me bien porter, voilà ma science. *LUCART.* l. 5, v. 959.

(2) Personne ne cherche à descendre en soi-même. *PERS.* sat. 4, v. 23.

les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, n'asquient avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement ; ceulx là m'ont assuré de la prinse, et m'en ont donné la iouissance et possession plus claire. La recommandation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit ; ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance ; ie la pretends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omninò si quidquam est decorum, nihil est profectò magis quàm æquabilitas universæ vitæ, tùm singularum actionum ; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam* (1). Voilà doncques iusques où ie me sens coupable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez

(1) S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie ; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. Cic. de Offic. l. 1, c. 31.

aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser ; car, quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'aventure (a) que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgoustent et d'aultruy, et de moy mesme ; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie guere d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger ; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie vois de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tresvolontiers ; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect faulx : ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foy volontiers un pied et demy ; mais de leur prester les qualitez qui ne sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à me

(a) *Soit peut-être que le commerce, etc.* — E. J.

ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas : et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malaysement la puis ie quitter, pour passion que ce soit; ie me foy plus d'iniure en mentant, que ie n'en foy à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu. Le cognois des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un' aultre; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aye cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie; c'estoit vrayement un' ame pleine, et qui monroit un beau visage à tout sens; un' ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu; ayant beau-

coup adiousté à ce riche naturel , par science et par estude.

Mais ie ne sçais comment il advient , et si advient sans doubte , qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui despendent des livres , qu'en nulle aultre sorte de gents ; ou bien parceque l'on requiert et attend plus d'eulx , et qu'on ne peult excuser en eulx les fautes communes ; ou bien , que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant , par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains , s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage , qu'en une matiere vile ; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceulx cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes , et en leur lieu , seroient bonnes ; car ils s'en servent sans discretion , faisant honneur à leur memoire aux despens de leur entendement : et faisant honneur à Cicero , à Galien , à Ulpian , et à saint Hie rosme , pour se rendre eulx mesmes ridicules.

Ie retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : elle a eu pour

sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants; elle y est arrivee : elle ne nous a pas appris de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par iargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence; toutesfois elle (a) nous a appris les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque pratique de familiarité et privee accointance; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vraies, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmi ces beaux mots nous a faict couler en la fantasie, les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs : comme il adveint à Polemon, ce ieune homme grec desbauché, qui,

(a) *Notre institution ou éducation nous a appris, etc.* — E. J.

estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'éloquence et la suffisance du lecteur (a), et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruit plus apparent et plus solide, qui feut le soudain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamaï senti un tel effect de nostre discipline ?

Faciasne quod olim

Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi,

Fasciolas, cubital, focalia; potus ut ille

Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas, .

Postquàm est impransi correptus voce magistri ? (1)

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus réglé : les mœurs et les propos des païsans, ie treuve communement plus ordonnez, selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantum quantum opus est sapit* (2).

(a) *Du professeur.* — Lecteur public, *professor*. NICOT.

(1) Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? Renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, comme ce jeune débauché qui, s'étant trouvé par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de son état, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs. HOR. sat. 3, l. 2, v. 253.

(2) Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'au-

Les plus notables hommes que i'aye iugé, par les apparences externes (car, pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi; pour gents suffisans et de vertu non commune, Olivier, et l'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons abondance de bons artisans de ce metier là, Aurat (a), Beze, Buchanan, l'Hospital, Mont-doré, Turnebus: quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloingnez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieux ce qu'ils çavoit qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune: mais la beauté et la gloire de la mort de cetuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur

tant qu'il le faut. LACTANT. *Div. Institut.* l. 3, de *divinâ Sapientia*, c. 5.

(a) Ou plutôt *Daurat*, savant humaniste, et très-bon poëte, au jugement de Bayle, dans son Dictionnaire, à l'article *Daurat* — C.

service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduite, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps ; comme aussi la constante bonté, douceur de mœurs et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue, en une telle injustice de parts (a) armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourri, grand homme de guerre et tresexperimenté.

J'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance (b), et certes aimee de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tres-sainte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la

(a) *De partis armés.* — E. J.

(b) Sur ce qu'emportent ces mots, *Ma fille d'alliance*, voyez l'article *Gournay* dans le Dictionnaire de Bayle, où vous trouverez que le jugement que la demoiselle de Gournay fit de premiers *Essais* de Montaigne donna lieu à cette sorte d'alliance, long-temps avant qu'elle eût vu Montaigne. — C.

solidité de ses mœurs y sont desia bastantes (a); son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fait des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage; mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire. Voylà tout ce que j'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

(a) Dans un assez haut degré. De l'italien *bastare*, suffire, on a fait *baster*, *bastant*, et *baste*. C. — *Bastant* est encore en usage dans le langage populaire; on dit : *Tu n'es pas bastant pour faire cela.* — E. J.

CHAPITRE XVIII.

DU DESMENTIR.

Sommaire. Montaigne explique de nouveau pourquoi il parle si souvent de lui dans son livre. Quand même personne ne voudrait le lire, il aurait du moins employé une grande part de sa vie agréablement pour lui. Que lui importe le reste ! Ce qui le chagrine, c'est qu'on n'apprécie pas assez la véracité dans les écrivains. Le siècle est si corrompu que la vérité déplaît. Et cependant rien n'offense plus les Français qu'un reproche de mensonge : c'est que les reproches mérités blessent plus que des accusations injustes. — Combien le mensonge est odieux : c'est une preuve de lâcheté. Des nations, nouvellement découvertes (divers peuples de l'Amérique), abhorrent le mensonge : les Grecs et les Romains, moins délicats, souffraient patiemment un démenti.

Exemples : César et Xénophon ; Alexandre, Auguste, Caton, Sylla, Brutus. — Pindare ; Salvien, évêque de Marseille ; les Américains ; Lysandre ; les Grecs et les Romains ; César.

VOIRRE mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit

excusable à des hommes rares et fameux, qui, par leur reputation, auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs (a) et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cesar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir (b) leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base juste et solide : ainsi sont à souhaicter les papiers iournaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus et aultres avoient laissé de leurs gestes : de telles gens, on aime et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre. Cette remontrance est tres-raie; mais elle ne me touche que bien peu :

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus;
 Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
 Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes. (1)

(a) Les *ouvroirs* étaient des ateliers où les gens de métier travaillaient, faisaient leur *ouvrage*. — E. J.

(b) *Affermir, confirmer*. — E. J.

(1) Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de

Je ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une église, ou place publique :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis

Pagina turgescat :

Secreti loquimur : (1)

c'est pour le coing d'une librairie (a), et pour en amuser un voisin, un parent, un ami, qui aura plaisir à me raconter (b) et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Je iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité (c); ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne

personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié, tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains ou au milieu de la place publique. HON. sat. 1, v. 73. — Au lieu de *coactus*, qui est dans le premier vers d'Horace; Montaigne a mis *rogatus*, qui exprime plus exactement sa pensée. — C.

(1) Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de beaux vers qui ne signifient rien; je parle comme en tête à tête avec mon lecteur. PARS. sat. 5, v. 19.

(a) *Bibliothèque*. — E. J.

(b) *A se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image*. — C.

(c) *De leur néant, de leur peu de valeur*. — C.

le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement, cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestemens et de leurs armes. I'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et un' espee peculiere (a) qui leur a servi ; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon père portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis, et annulus, tantò carior est posteris, quantò erga parentes maior affectus* (1). Si toutesfois ma posterité est d'aulture appetit, i'auray bien de quoy me revenger ; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que ien feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le public, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense, i'empescheray peut estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

(a) *Particulière*. — Péculière, du latin *peculiaris*, qui signifie la même chose.

(1) La robe et l'anneau d'un père sont d'autant plus chers à ses enfans, qu'ils conservent plus d'affection pour lui. D. AUGUSTIN. *De Civit Dei*, l. 1, c. 13.

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivei, (1)

Et laxas scombris sæpè dabo tunicas. (2)

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oy-syfves à des pensements si utiles et agréables? Moulant sur moy cette figure, il a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermi et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme tous aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement (a) n'y ne se penetrent, comme celui qui en faict son estude, son ouvrage et son

(1) Afin que les olives et le poisson ne manquent pas d'enveloppe. MARTIAL. l. 13, epigr. 1, v. 1.

(2) Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise. CATULL. epigr. 92. v. 8.

(a) Si exactement.—Primement se trouve dans COTGRAVE.—C.

mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils aux dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverti de cogitations (a) ennuyeuses ? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part ; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries ; parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction ? et si ces verges poëtiques,

Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin, (b)

(a) *Pensées*. — E. J.

(b) MAROT, dans son épître intitulée, *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon*. — C.

s'impriment encore mieulx en papier, qu'en la chair vivfe. Quoy, si ie preste un peu plus attentivement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray friponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Je n'ay aulcunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict : si c'est aulcunement estudier, que effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions; ouy, pour les assister pieça formees, séconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastée? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultuy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare (a), l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premicr article que Platon demande au gouverneur de sa république. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultuy : comme nous appelons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long

(a) Voyez CLÉMENT D'ALEXANDRE, *Strom.* l. 6, c. 10; et STOBÉE, *Serm.* 11. — C.

temps reprochee de ce vice : car Salvianus Māsiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict (1), « qu'aux François le mentir et se pariurer n'est pas vice, mais une façon de parler. » Qui voudroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à présent vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur ; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siècle.

Ainsi i'ay souvent considéré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre ; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge : sur cela, ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes les plus entachez ; il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe ; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couar-

(1) *Si pejeret Francus, quid novi faciet, qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis?* De Gubernat. Dei, l. 4, c. 14, p. 87 edit. 3. Baluz.

dise et laschété de cœur ? en est il de plus expresse que ce desdire de sa parole ? quoy ! se desdire de sa propre science ? C'est un vilain vice que le mentir , et qu'un ancien peint bien honteusement , quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu , et quant et quant de craindre les hommes : » il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur , la vilité , et le desreglement ; car que peut on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroit des hommes , et brave à l'endroit de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole , celui qui la faulse trahit la société publique : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees , c'est le truchement de nostre ame ; s'il nous fault , nous ne nous tenons plus , nous ne nous entrecognoissons plus ; s'il nous trompe , il rompt tout nostre commerce , et dissout toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms , ils ne sont plus ; car , iusques à l'entier abolissement des noms , et ancienne cognoissance des lieux , s'est estendue la desolation de cette conquête , d'un merueilleux exemple et inouï) , offroient à leurs dieux du sang humain , mais non aultre que tire de leur langue et aureilles , pour expiation du peché de la mensonge , tant ouïe que pro-

noncée. Ce bon compagnon de Grece (a) disoit que les enfans s'amusement par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à un aultrefois d'en dire ce que i'en sçais; et apprendray ce pendant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar tantost voleur (b), tantost ivrongne, à sa barbe : nous voyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

(a) *Lysandre*. Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 4, de la traduction d'Amyot. — C.

(b) PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 16. — C.

CHAPITRE XIX. (a)

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Sommaire. Le zèle religieux est souvent excessif, et conséquemment injuste. C'est à ce zèle outré des premiers chrétiens qu'il faut attribuer la perte d'un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité. Leur intérêt les a aussi portés à louer de très-mauvais empereurs, à en calomnier de bons. Du nombre de ces derniers est Julien, surnommé l'Apostat. C'était un philosophe, un homme vraiment vertueux. Sa continence; son impartialité; les bonnes lois qu'il fit; sa sobriété; son habileté dans l'art militaire; etc. — Et cependant un historien, entre autres, l'a vivement réprimandé. Il est vrai qu'il voulait rétablir le paganisme: mais il n'avait jamais été chrétien dans le cœur; il ne mérite donc pas le surnom d'Apostat. Fausse relation au sujet de sa mort. — Sa politique étoit d'entretenir la division entre les païens et les chrétiens, afin de les régir avec plus de facilité les uns et les autres.

(a) Ce chapitre qui est presque traduit mot à mot d'Ammien Marcellin, contient un bel éloge de l'empereur Julien, que Montaigne a soin de défendre contre ses injustes détracteurs. Bayle, Montesquieu, Voltaire, etc., ont fait l'apologie de ce empereur, et je ne connais guère de grand écrivain, qui n'en ait parlé avec admiration.

LIVRE II, CHAPITRE XIX. 141

Nos rois suivent le même système à l'égard tant des catholiques que des protestants.

Exemples : les premiers Chrétiens ; Tacite. — Julien l'Apostat. — Ammien Marcellin ; Eutrope. — Alexandre - le - Grand ; Épaminondas ; Marcus Brutus.

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tresvicieux. En ce debat, par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans dōubte celui qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gens de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pre-texte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes ; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et sainte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx ci, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors des bornes de la raison, et leur faict parfois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires. Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commença de gagner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, de quoy les

gents de lettres souffrent une merveilleuse perte; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance aux lettres, que tous les feux des Barbares : Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing; car quoyque l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses, toutes les librairies du monde, toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester aysement des louanges faulses à tous les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceulx qui nous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat. C'estoit, à la verité, un tresgrand homme et rare, comme celui qui avoit son ame vivvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions; et de vray, il n'est aulcune sorte de vertu de quoy il n'ait laissé de tresnotables exemples : En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celui d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captives (a), il n'en voulut

(a) AMMIEN MARCELLIN, l. 24, c. 8. — C.

pas seulement veoir une, estant en la fleur de son aage; car il feut tué par les Parthes (*a*), aagé de trente un ans seulement : Quant à la iustice (*b*), il prenoit luy mesme la peine d'ouïr les parties; et encores que par curiosité il s'informast, à ceulx qui se presentoit à luy, de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aucun contrepoids à la balance : Il feit luy mesme plusieurs bonnes loix (*c*); et retrenchâ (*d*) une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs. Nous avons deux bons historiens tesmoins oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement, en divers lieux de son histoire (*e*), cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdit l'enseigner à tous les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensepvelie sous le silence : Il est vraysemblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non

(a) AMMIEN MARCELLIN, l. 25, c. 4. — C.

(b) *Id.* l. 22, c. 10. — C.

(c) *Id.* l. 25, c. 6. — C.

(d) *Id. ibid.* c. 5. — C.

(e) *Id.* l. 22, c. 10, à la fin. — C.

pourtant cruel ennemy ; car nos gents (a) mesmes recitent de luy cette histoire, Que pourmenant un iour autour de la ville de Chacedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeler Meschant, Traistre à Christ : et qu'il n'eust fait aultre chose, sauf luy respondre : « Va miserable, pleure la perte de tes yeulx ; » quoy l'evesque encores repliqua : « Je rend « graces à Iesus Christ de m'avoir osté la veue « pour ne veoir ton visage impudent (b) : » affectant en cela, disent ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peut pas bien rapporter aux cruantez qu'on le dit avoir exercees contre nous. « Il estoit, dict Eutrope (c), mon aultre tesmoing, ennemy de « la chrestienté, mais sans toucher au sang. Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx (d) qui avoient suyvi le parti de Constantin, son predecesseur. Quant à sa sobriété (e) il vivoit tousiours un vivre (f) soldatesque ; et

(a) SOZOMÈNE, *Hist. ecclé.* l. 5, c. 4 — C.

(b) Il faut sous-entendre ici le mot *Julien*.

(c) SOZOMÈNE, *Hist. ecclé.* l. 10, c. 8. — C.

(d) AMMIEN MARCELLIN, l. 22, c. 2. — C.

(e) *Id.* l. 16, c. 2 — C.

(f) Cette locution est toute latine, les Romains disaient : *Vivere vitam*. — E. J.

se nourrissoit, en pleine paix, comme celui qui se préparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre.

La vigilance estoit telle en luy (a), qu'il despartoit la nuit à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armée et ses gardes, ou à étudier ; car, entre autres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de littérature. On dict d'Alexandre le grand (b), qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses études, il faisoit mettre un bassin ioignant son lit, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relaschant les prises de ses doigts, cette boulette, par le bruit de sa cheute dans le bassin, le reveillast : cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschee de fumees, par sa singulière abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice (c). Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine ; aussi feut il quasi toute sa vie en

(a) AMMIEN MARCELLIN, l. 16, c. 17, et l. 26, c. 5. — C.

(b) *Id.* l. 16, c. 2. — C.

(c) *Id. ibid.*

continuel exercice de guerre, et la pluspart, avecques nous, en France, contre les Allemands et Francons (a) : nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epa-minondas (b); car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se coupa et affoiblit la main. Il demandoit (c) incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette bataille (d) sans luy trescourageusement, iusques à ce que la nuit separa les armées. Il debvoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines : il avoit ferme creance de l'eternité des ames. En matiere de religion, il estoit vicieux par tout ; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, Qu'il ne l'avoit iamais eue à cœur, mais que, pour l'obeissance des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main. Il

(a) *Et les Frans de la Franconie.* — E. J.

(b) AMMIEN MARCELLIN, l. 25, c. 3. — C.

(c) *Id. ibid.*

(d) *Id. ibid.*

feut si superstitieux (a) en la sienne, que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient; et, disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit ausai embabouiné de la science divinatrice (b), et donnoit auctorité à toute façon de prognostiques. Il dict, entre aultres choses (c), en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayant de long temps adverti du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysives et delicates, ny languissante, longue et douloureuse; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Mareus Brutus (d), qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le point de sa mort (e). Ce langage qu'on luy faict tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu (f),

(a) AMMIEN MARCELLIN, l. 25, c. 6. — C.

(b) *Id. Ibid.* c. 6. — C.

(c) *Id. ibid.* c. 4. — C.

(d) *Id.* l. 20, c. 5. — C.

(e) *Id.* l. 25, c. 2. — C.

(f) THÉODORE, *Hist. ecclési.* l. 3, c. 20. — C.

Nazareen : » ou, comme d'autres, » Contente toy, Nazareen, » n'eust esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui, estants presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin ; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus (a), de long temps en son cœur le paganisme ; mais. parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit decouvrir : enfin (b), quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par tous moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple desconsu, avecques les prelates de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'aspir ces dissensions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans crainte, servist à sa religion (c) : ce qu'il sollicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division et empescheroit le peuple de se reunir, et de

(a) AMMIEN MARCELLIN, l. 21, c. 2. — C.

(b) *Id.* l. 22, c. 3. — C.

(c) *Id. ibid.*

se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence; ayant essayé, par la cruauté d'aucuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voylà ses mots à peu prez. En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barriere ny coercion des loix qui bride et empesche sa course : mais, d'aulture costé, on diroit aussi que, de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX.

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR.

Sommaire. Les hommes ne sauraient goûter de plaisirs sans mélange. Toujours quelque amertume se joint à la volupté : il semble que, sans cet ingrédient, on ne pourrait la supporter. — Au moral, c'est la même chose : point de bonté sans quelque teinte de vice ; point de justice sans quelque mélange d'injustice. — Dans la société même, les esprits les plus parfaits ne sont pas les plus propres aux affaires. Tel homme du plus grand sens ne sait pas conduire sa maison ; tel aussi qui connaît la science de l'économie publique, laisse écouler de ses mains toute sa fortune.

Exemples : Ariston et Pyrrhon ; Socrates ; Attalus ; Platon ; Simonides et le roi Hiéron.

La foiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tumber en nostre usage : les elements que nous iouïssons, sont alterez, et les metaux de mesme ; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encores les stoïciens

faisoient « But de la vie, » n'y a peu servir sans composition; ny la volupté cyrenaique et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aucun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat. (1)

Notre extreme volupté a quelque air de gémissement et de plainte; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forçons l'image en son excellence, nous la fardons d'épithetes et qualitez maléfiques et douloureuses, langueur, mollesse, foiblesse, défaillance, *morbidezza* : grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde joye a plus de severité que de gayeté; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enfloué; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit* (2) : l'ayse nous masche. C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous ventent tous les biens qu'ils nous donnent (a) : » c'est à dire, ils ne nous en donnent aucun pur

(1) Dans la coupe même du plaisir, il se mêle je ne sais quelle amertume; et souvent l'épine cruelle se trouve cachée sous les fleurs. LUCRET. l. 4, v. 1130.

(2) La félicité qui ne se modère pas, se détruit elle-même. MÆC. epist. 74.

(a) ΕΡΙΧΑΝΝΟΣ, dans *Xenophon*, Apomnēm. c. 1, § 20. — C.

et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal. Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant comme si ie ne sçais quelle ioincture naturelle. Socrate dict (a) que quelque dieu essaya de mettre une masse et confondre la douleur et la volupté; mais que, n'en pouvant sortir (b), il s'advisa de les accoupler au moins par la queue : Metrodorus disoit (c), qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Je ne sçais s'il vouloit dire d'autre chose; mais, moy, j'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie : car, dis, oultre l'ambition qui s'y peult encores mesler, il y a quelque ombre de friandise et de delicatesses qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment ?

Est quædam flere voluptas. (1)

et dict un Attalus en Seneque (d), que la mémoire de nos amis perdus nous aggree; comme l'amer, au vin trop vieux,

(a) Dans le dialogue de Platon, intitulé *Phædon*. — C.

(b) *Venir à bout*. — E. J.

(c) *SENÆC*, epist. 99. — C.

(1) Les larmes ont leur douceur. *OVID. Trist.* l. 4, eleg. v. 37.

(d) *SENÆC*, epist. 63. — C.

Minister vetuli, puer, Falerni,
Inger' mī calices amariores, (1)

et comme des pommes doucement aigres. Nature nous découvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray, avant que l'un ou l'autre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduite de la peinture, vous estes en doute vers lequel c'est qu'on va ; et l'extrémité du rire se mesle aux larmes.

Nullum sine auctoramento malum est. (2)

Quand i' imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que tous ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celui de la generation, en son poinct plus excessif), ie le sens fondre sous la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir (a), où il craint d'enfondrer.

(1) Jeune homme, qui sers le vin vieux de Falerne, verse-m'en du plus amer. CATULL. epigr. 27, v. 1.

(2) Il n'y a point de mal sans compensation. SENECA. epist. 69.

(a) Où il ne peut se fixer, s'arrêter, et où il craint de s'embourber. — C.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye a quelque teincture vicieuse; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aulture puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doute il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixture humaine, mais ton obscur et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et partout, n'est que rapieusement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice; et, dict Platon (a), que ceulx là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et incónvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos, utilitate publicá, rependitur* (1), dict Tacitus. Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité: il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus

(a) *De la Républ.* l. 4, au commencement. — C.

(1) Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve réparée par l'utilité publique. TACIT. *Annal.* l. 14, c. 44.

obeissants à l'exemple et à la pratique, et les
 espessir et obscurcir pour les proportionner à
 cette vie tenebreuse et terrestre : pourtant (a)
 se trouvent les esprits communs et moins ten-
 dus, plus propres et plus heureux à conduire
 affaires; et les opinions de la philosophie, esle-
 vées et exquisés, se trouvent ineptes à l'exercice.
 Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubi-
 lité souple et inquiete, trouble nos negocia-
 tions. Il fault manier les entreprinses humaines
 plus grossierement et superficiellement, et en
 laisser bonne et grande part pour les droicts de
 la fortune : il n'est pas besoing d'esclairer les
 affaires si profondement et si subtilement; on
 s'y perd, à la consideration de tant de lustres
 contraires et formes diverses, *volutantibus res in-*
ter se pugnantes, obtorpuerant... animi (1). C'est
 ce que les anciens disent de Simonides : parce
 que son imagination luy presentoit, sur la de-
 mande que luy avoit faict le roy Hieron (b), pour

(a) C'est pour cela, etc.

(1) Considérant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en
 furent tout étourdis. TITE-LIVE, l. 32, c. 20.

(b) Le roi Hiéron l'avait prié de lui dire ce que c'est que
 bien : et Simonide lui ayant répondu qu'il avait besoin d'un
 jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda
 encore deux jours, et doubla chaque fois le nombre des jours
 près cela. Sur quoi Cicéron dit : *Simonidem arbitror... quia*
nila venient in mentem acuta atque subtilia, dubitantem quid
verum esset verissimum, desperasse omnem veritatem. « Je crois

à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement, diverses considerations, aiguës et subtiles; doubtant laquelle estoit la plus vraysemblable, il desespera du tout de la verité. Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances (a) et consequences, il empesche son eslection : un engin moyen conduict egualement et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils le sont; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille : ie sçais un grand diseur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçais un aultre qui dict, qui consulte,

« que Simonide perdit à la fin toute espérance de trouver la « vérité, après que son esprit se fut promené d'opinions en « opinions, les unes plus subtiles que les autres, sans pouvoir « démêler la véritable. » *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 22, de la traduction de l'abbé d'Olivet. C. — On peut consulter, sur la demande de Hiéron et sur la réponse de Simonide, le Dictionnaire de Bayle, article *Simonide*. — N.

(a) Pour entendre ceci, il faut le joindre à ce qu'il a dit plus haut : *Qu'il n'est pas besoin d'esclaircir les affaires si profondement et si subtilement*, etc. En lisant ces deux phrases de suite, dans l'édition in-4° de 1588, il n'y a plus d'obscurité. Le mot de Simonide que Montaigne a depuis intercalé, empêche qu'on ne sente d'abord à quoi se rapportent ces paroles : *Qui en recherche et embrasse*, etc. — A D.

mieux qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame et de suffisance ; toutesfois , aux effects , ses serveurs treuvent qu'il est tout aultre , ie dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI.

CONTRE LA FAINEANTISE.

Sommaire. C'est un devoir pour un prince de mourir debout , c'est-à-dire sans cesse occupé des affaires de l'état. — Pourquoi des sujets se sacrifieraient-ils au service et aux intérêts d'un souverain dont l'ame est avilie par l'oisiveté ? — Un prince doit conduire lui-même ses armées : sa présence produit le meilleur effet sur l'esprit des soldats. — A l'activité, les princes doivent joindre la sobriété, la décence. Ils doivent savoir, pour les intérêts de l'état, braver la mort, la regarder, l'attendre sans effroi.

Exemples : Vespasien ; Adrien. — Sélim I ; Bajazet II ; Édouard III ; les rois de Castille et de Portugal. — L'empereur Julien ; la jeunesse persane et la jeunesse lacédémonienne ; les anciens Romains. — Quelques soldats indiens ; Philistus et les Syracusains ; Moley Moluch , roi de Féz ; Caton.

L'EMPEREUR Vespasien , estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vou-

loir entendre l'estat de l'empire ; et, dans son lict mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tant, comme de chose nuisible à sa santé, « Il fault, disoit il, qu'un empereur meure debout (a). » Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'empereur (b), s'en servit depuis à ce mesme propos : et le devoit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oysifve ; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouter un subiect de se mettre en peine et en hazard, pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony (c) ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un voudra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprises

(a) SÉTRON, dans la *Vie de Vespasien*, § 24. *Imperatores ait stantem mori oportere.* — C.

(b) SPARTIANI *ÆLIUS VERUS.* — C.

(c) *Rendu, devenu poltron, et livré, pendant ce temps-là, des occupations, etc.* — E. J.

et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste , comme la statue d'un saint , à la bonne fortune de son estat , ils le dégradent de son office , qui est iustement tout en action militaire , et l'en declarent incapable. I'en sçais un qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy , et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit , avecques grande raison , ce me semble , « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom , n'y ayant occupé que sa voix et sa pensee ; ny cela mesme , veu qu'en telle besongne , les advis et commandements qui apportent l'honneur , sont ceulx là seulement qui se donnent sur la place et au milieu de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme (a). Les princes de la race ottomane , la premiere race du monde en fortune guerriere , ont chauldement embrassé

(a) *Ayant les pieds sur la terre , comme un planteur de choux. — C.*

cette opinion ; et Baiazet second, avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celui qui regne à present, Amurath troisieme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisieme, qui dict, de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast ; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy, ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'autre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouir en presence.

L'empereur Iulian disoit (a) encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer ; » c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours

(a) Voyez ZONARAS, à la fin de l'*Histoire de Julien*. — C.

l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes et vertueuses. Il avoit honte, si en public on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophôn (a) de la persienne), parce qu'il estoit que l'exercice, le travail continuel et la sobriété, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneque ne ioin-dra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'enseignoient, dict il (b), rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement et virilement ; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'autre, les bleceures, les prisons leur traversant ce desseing, et leur presentant une vie forcee ; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, gradivumque Martem, aliosque iratos invoco*

(a) *De Cyri Institut.* l. 1, c. 2, § 16. — C.

(b) *Sénèque*, epist. 88. — C.

deos (1). Les Portugais disent qu'en certain endroit de leur conquête des Indes, ils rencontrèrent des soldats qui s'estoient condamnez, avecques horribles exsecrations, de n'entrer en aucune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux; et, pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hasarder et obstiner, il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, de se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'autres exemples; mais en voyci un : Philistinus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la bataille, qui feut asprement contestee, les forces estants pareilles : en ce combat, il eut du meilleur au commencement par sa prouesse; mais, les Syracusains se rangeants autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de

(1) Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius ! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colere de Jupiter, de Mars, et des autres dieux. TIT. LIV. l. 2, c. 45.

sa personne, pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, s'osta (a) de sa main la vie qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement (b), aux mains ennemies.

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gagner (c), contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva grievement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence, et chargee de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere: mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; tous les aultres necessaires et utiles, il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier soupir, et aulcunement au delà. Il pouvoit mi-

(a) PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 8.

(b) *Inutilement*, en vain. *Frustratoire*, vain et inutile, est encore en usage au Palais. *Frustratoirement* n'est plus français. — C.

(c) En 1578. — C.

ner ses ennemis, indiscretement avancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduite de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust (a) à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par desseing, il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa bataille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à tous sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur rouverte (b), et, trouvant toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solum cæde, sed etiam fugâ* (1), et s'amonceller les uns

(a) Dz Tuou, *Hist.* l. 65. — C..

(b) *Leur déroute.* — E. J.

(1) Entassés non seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.

sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant, il se fait porter et tracasser (a) où le besoing l'appelloit, et, coulant le long des files, enhor-
toit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing (b) de sa bataille se laissant enfoncer (c), on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing ; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defaillant pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, afin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle, expira (d) tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vescu onques si long temps et si avant en la mort ? qui mourut onques si debout ? L'ex-

(a) *Mener ça et là. — Tracasser, itare, hacc illac cursitare. Nicot.*

(b) *Un corps de bataille rangé en forme de coin. — E. J.*

(c) *DE THOU, l. 65 — C.*

(d) *THUASIER, Hist. l. 65, p. 248, où M. de Thou remarque qu'on disoit que Charles de Bourbon avait fait la même chose en expirant au pied des murailles de Rome, qui fut prise d'assaut par ses troupes, un peu après sa mort. — C.*

treime degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soing, continuant libre le train de la vie iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à dormir et à estudier, en ayant une violente et sanglante, presente en sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main.

CHAPITRE XXII.

DES POSTES.

Sommaire. Montaigne, d'une taille ferme et courte, réussissait dans les exercices d'équitation; mais aujourd'hui il les abandonne, parce qu'ils le fatiguent trop. — L'usage de mettre de distance en distance des chevaux de relais n'est pas nouveau: on le connaissait du temps de Cyrus; les Romains l'ont employé. — Divers autres moyens de faire parvenir promptement des nouvelles.

Exemples: Cyrus; Lucius Vibulus; Néron; Sempronius Gracchus. — Cæcina; les hirondelles; les pigeons; D. Brutus, etc.

IK n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte: mais i'en quitte le mestier; il nous

essaye (a) trop pour y durer long temps. Je lisois (b), à cette heure, que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte; et, à cette distance, il establît des hommes qui avoient charge de tenir des chevaux prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy : et disent aucuns (c), que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar (d) dict que Lucius Vibulus Rufus, ayant haste de porter un advisement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaux, pour faire diligence : et luy mesme, à ce que dict Suetone (e), faisoit cent milles par iour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier, car où les rivières luy trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict, pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero (f), allant veoir son frere Drusus malade en Alle-

(a) *Il nous fatigue trop.* — E. J.

(b) Dans la *Cyropédie* de Χέκτοριον, l. 8, c. 6, §. 9. — C.

(c) Χέκτοριον, l. 8, c. 6, §. 9. — C.

(d) *De Bello civili*, l. 3, c. 4. — C.

(e) Suetonius in *Cæsare*, §. 57. — C.

(f) Plinæ, l. 6, c. 20. — C.

maigne, fait deux cents milles en vingt quatre heures, ayant trois coches. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos equos propè incredibili celeritate ab Amphissà tertio diè Pellam pervenit* (1) : et appert (a), à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à renvoyer des nouvelles à ceulx de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta (b) quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens.

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis; et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus (c) en usa assiégré à Mutine (d); et aultres, ailleurs.

(1) Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. Trr. Liv. l. 37, c. 7.

(a) *Et il paraît.* — E. J.

(b) *PLINE*, l. 10, c. 24. — C.

(c) *PLINE*, l. 10, c. 77. — C.

(d) *Modène*, comme on dit à présent. — C.

LIVRE II, CHAPITRE XXIII. 169

Au Peru, ils couroient sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules avecques des portoirs, par telle agilité, que, tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

L'entends que les Valachi (a), courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu; et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroitement d'une bande large, comme font assez d'autres. Je n'ay trouvé nul sejour (b) à cet usage.

CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYÉS A BONNE FIN.

Sommaire. Les corps politiques sont sujets aux mêmes vicissitudes et accidents que le corps humain. Comme l'homme, ils sont souvent tourmentés de pléthore : il leur faut recourir aux émigrations, aux guerres mêmes, etc. — Ne serait-ce point par de motifs à peu près semblables que le gou-

(a) *Les Valaques.*

(b) *Nul soulagement.* — E. J.

vernement des Romains, conservait, et presque encourageait les combats du cirque, où des milliers d'hommes s'égorgeaient quelquefois aux yeux des spectateurs.

Exemples : Les Gaulois et Brennus ; les Goths et les Vandales ; les Romains. — Édouard III, roi d'Angleterre ; Philippe de Valois ; Lycurgue. — Les Gladiateurs.

IL se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui montre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduicte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoient aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuisible ; soit de bonnes humeurs, soit de mauvaises, qui est l'ordinaire cause des maladies ; ie dis repletion des bonnes humeurs, car cela mesme les medecins le craignent ; et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigne et vigoureuse, il nous la fault essimer (a) et rabattre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus

(a) *Essaimer, tailler comme un essaim.* — R. J.

où monter pour s'améliorer, ne se recule en arrière en desordre et trop à coup; ils ordonnent pour cela aux athletes les purgations et les saignées, pour leur soustraire cette superabondance de santé. De semblable repletion se veoient les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation; tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'autrui; de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemagne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants; ainsi se forgea cette infinie maree (a) d'hommes, qui s'escoula en Italie sous Brennus et aultres; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possèdent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large, et à peine est il deux ou trois coings au monde qui n'ayent senti l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies; car sentants leur ville se

(a) *Marée* veut dire ici *foule*. Ce mot ne se trouve point en ce sens-là dans nos vieux Dictionnaires. Il répond, en quelque manière, à celui de *flot*, fort usité pour signifier *quantité*, *multitude*, comme dans ces vers de Boileau :

Cotin, à ses sermons trainant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire. — C.

grossir vultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avecques aucuns de leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

Et patimur longæ pacis malâ, sævior armis.

Luxuria incumbit ; (1)

mais aussi pour servir de saignée à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise ; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre cointre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisieme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le differend du duché de Bretagne (a), afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en

(1) Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix ; plus terrible que le fer ennemi, la mollesse nous a domptés. *Juv. sat. 6, v. 291.*

(a) Voyez *FROISSART*, t. I, c. 213. — C.

LIVRE II, CHAPITRE XXIII. 173

Angleterre. Ce feut une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'outremer, afin d'emmenner quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie. Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse qui est parmy nous se peust derivier à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominant pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprise d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

Nil mihi tam valdè placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temerè invitis suscipiatur heris. (1)

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus (a) le plus vertueux et parfait legis-

(1) O puissante Némésis! puissé-je ne jamais rien désirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs! CATULL. *ad Mantium*, carm. 66, v. 77.

(a) PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 21. — C.

lateur qui feust oncques, inventa cette tresin-
 iuste façon, pour instruire son peuple à la tem-
 perance, de faire enyvrrer par force les Élotes (a)
 qui estoient leurs serfs, afin qu'en les voyant
 ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spar-
 tiates prissent en horreur le desbordement de
 ce vice. Ceulx là avoient encores plus de tort,
 qui permettoient anciennement que les crimi-
 nels (b), à quelque sorte de mort qu'ils feussent
 condamnez, feussent deschirez tout vifs par les
 medecins, pour y veoir au naturel nos parties
 interieures, et en establir plus de certitude en
 leur art : car, s'il se fault desbaucher, on est
 plus excusable le faisant pour la santé de l'ame,
 que pour celle du corps ; comme les Romains
 dressoient le peuple à la vaillance et au mespris
 des dangiers et de la mort, par ces furieux
 spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oul-
 trâce qui se combattoient, detailloient et en-
 tretuoient en leur presence ;

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
 Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta vo-
 luptas ? (1)

(a) *Les Ilotes*. — E. J.

(b) *Celsi Medicina, in præfat.* — C.

(1) N'est-ce pas là le but de l'art insensé des gladiateurs, de ces jeux barbares, et de ces torrents de sang qui repaissent les yeux des Romains ?

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam;
Quodque patri superest, successor laudis habeto.

.....
Nullus in urbe cadat, cuius sit poena voluptas.

.....
Iam solis contenta feris infamis arena

Nulla cruentatis homicidia ludat in armis. (1)

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruict pour l'institution du peuple, de veoir tous les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces, avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foib esse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer

(1) Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père, la seule louange qui vous reste à mériter : que le sang ne coule plus pour le plaisir du peuple ; que l'arène ne boive que le sang des bêtes, et que l'homicide ne souille plus nos yeux. *PRUDENTII contra Symmachum*, l. 2, v. 1121.

demander au peuple s'il estoit content de leur devoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et maudissoit, si on les voyoit estriver (a) à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

Consurgit ad ictus,
Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
Virgo modesta iubet converso pollice rumpi. (1)

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat, cum bella quies-
cunt : (2)

(a) *Résister, témoigner de la répugnance.* — C.

(1) La vierge modeste se lève à chaque coup ; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est charmée, ravie, et elle ordonne qu'on perce le sein du vaincu étendu sur l'arène. *PATR. CONTRA SYMMACHUM*, l. 2, v. 1095.

(2) Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. *MANTIL. ASTRON.* l. 4, v. 225.

Hos inter fremitus novosque lusos,

 Stat sexus rudis, insciusque ferri,
 Et pugnas capit improbus viriles : (1).

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable ,
 si nous n'estions accoustumez de veoir tous
 les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses
 d'hommes estrangers , engageants , pour de
 l'argent, leur sang et leur vie à des querelles
 où ils n'ont aucun interest.

CHAPITRE XXIV.

DE LA GRANDEUR ROMAINE.

Sommaire. Montaigne ne veut dire qu'un mot de
 cette grandeur des Romains, à laquelle il ne trouve
 rien de comparable. En effet, César, n'étant en-
 core que simple citoyen, donne, vend, propose
 des trônes ; par une simple lettre, le sénat dépose
 un des plus grands rois ; etc., etc.

Exemples : César et Cicéron ; le roi Déjotarus ; le roi

(1) Parini ces frémissments et ces nouveaux plaisirs, un sexe,
 peu fait pour les armes, descend dans l'arène, et, devenu bar-
 bare, s'exerce aux jeux des guerriers. STAT. *Syl.* 6, l. 1, v. 51.

Ptolomée ; Popilius et le roi Antiochus ; Auguste ;
le roi breton Cogidunus.

IL ne veulx dire qu'un mot de cet argument infini, pour montrer la simplesse de ceulx qui appariert à celle là les chestifves grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familiares de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familiares, s'ils veulent, car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui, au lieu de familiares, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar (a), qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*); il y en a une qui s'adresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar lui avoit escript : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recom-
« mende, ie le feray roy de Gaule (b); et si tu
« veulx que i'advance quelque aultre de tes
« amis, envoye le moy. » Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes, car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame (c),

(a) C. 56. — C.

(b) L. 7, epist. 5. — C.

(c) Crc. de Divin. l. 2, c. 37. — C.

nommé Mithridates : et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus ; et Suetone (a) dict qu'il tira pour un coup, du roy Ptolomaeus, trois millions six cent mill' escus, qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis. (1)

Marcus Antonius disoit (b), que la grandeur du peuple romain ne se monroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte plus haut le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Egypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat ; et, d'abord, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit (c) la place

(a) *In Jul. Casare*, §. 54. — C.

(1) A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. CLAUDIAN. *Eutrop.* l. 1, v. 203.

(b) PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, c. 8. — C.

(c) TITE-LIVE, l. 45, c. 12. — C.

où il estoit, à tout sa baguette, en luy disant : « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : « Je feray (repliqua il) ce que le senat me commande. » Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traicts d'escripture ! il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance (a), de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels. Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en fait present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus (b), parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance : Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubz leur auctorité, « à ce qu'ils eussent des roys mesmes, « utiles de la servitude : » *Ut haberent instrumenta*

(a) TIRE-LIVE, l. 45, c. 13. — C.

(b) Vie d'Agricola. — C.

servitutis et reges (a). Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis. »

CHAPITRE XXV.

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE.

Sommaire. Divers exemples de personnes qui sont devenues, les unes goutteuses, les autres borgnes, après avoir feint de l'être pendant quelque temps. — Il faut empêcher les enfans de contrefaire les défauts physiques qu'ils aperçoivent dans les autres, de peur qu'ils ne les contractent eux-mêmes. — Une folle, devenue aveugle, ne s'en doutait pas; elle croyait que la maison était devenue plus obscure: tous les hommes ressemblent à cette folle; ils attribuent leurs vices à d'autres causes que les véritables.

Exemples: Célius, cité dans une épigramme de Mar-

(a) TACIT. *Vie d'Agricola*. c. 14. — Montaigne a traduit ce passage avant que de le citer. — C.

tial; un homme cité par Appien; des gentils-hommes anglais; l'aventure d'un aveugle, rapportée par Plinè. — Une folle qui habitait dans la maison de Sénèque.

IL y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Célius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, fait la mine d'avoir la goutte; et, pour rendre son excuse plus vraisemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux. Enfin la fortune luy feit ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

Tantum cura potest, et ars doloris!

Desit fingere Cælius podagram. (1)

J'ay veu en quelque lieu d'Appian (a), ce me semble, une pareille histoire d'un, qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et

(1) Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. MARTIAL. l. 7, epigr. 39, v. 8.

(a) *De Bello civili*, l. 4. — C.

travesti, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long-temps porté sur son oeil, il trouva que sa veue estoit effectivement perdue, sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee (a) pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'autre oeil ; car nous sentons evidemment que l'oeil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard (b) le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'oeil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous ; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces autres, et qu'ils se feussent trouvez tous esborgnez au reveoir des maistresses pour les-

(a) *S'était affaibli.* — C'est une phrase latine. Sénèque le tragique a dit : *Visusque moror hebetat.* Voyez *Hercul. Fur.* v. 1043.

(b) Tom. I, c. 29. — C.

quelles ils avoient faict l'entreprinse. Les meres ont raison de tanser leur enfans quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bicles (a), et tels aultres defaults de la personne : car, outre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant desseigné de s'en feindre. De tout temps, i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner d'une contenance affetee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en nécessité. Ie me fonde sur ce que ie serois tout le premier goutteux de ma race. . .

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict (b) d'un qui, songeant estre aveugle, en dormant, se le trouva lendemain, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs; et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements

(a) *Bicle*, ou *bigle*, comme on dit présentement, signifie *louches*. — C.

(b) L. 7, c. 50. — C.

que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui lui ostoient la vue, feurent occasion du songe.

Adioustons encores un' histoire voisine de ce propos, que Senèque recite en l'une de ses lettres : « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius (a), que Harpasté, la folle de ma femme, est demeurée chez moy, pour charge hereditaire : car, de mon goust, ie suis ennemy de ces monstres; et, si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la vue. Je te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener, parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Je ne suis pas ambitieux, disons nous; mais à Rome, on ne peult vivre autrement : ie ne suis pas sumptueux; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train asseuré de vie; c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors

(a) Epist. 50. — C.

de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus malaysee. Si nous ne commençons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maux ? si avons nous une tresdoulce medecine (a), que la philosophie ; car, des autres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison, cette cy plaist et guarit ensemble. • Voilà ce que dict Seneque (b), qui m'a emporté hors de mon propos ; mais il y a du proufit au change.

CHAPITRE XXVI.

DES POULCES.

Sommaire. Comme certains rois barbares faisaient usage des pouces, pour contracter entre eux. — Étymologies du mot *pouce*. Coutume des Romains d'abaisser ou de relever les pouces, pour applaudir, ou pour ordonner la mort des gladiateurs. — Comment ils punissaient ceux qui se coupaient les pouces pour ne pas aller à la guerre, etc.

Exemples : Certains rois barbares ; les Romains ; Au-

(a) SENEC., epist. 50. — C.

(b) *Id. ibid.*

guste ; Caius Vatinus ; les Athéniens ; les Lacédémoniens.

TACITUS (a) recite que, parmi certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'autre, et s'entrelacer les poulces : et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient. Les medecins disent (b) que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere* (c). Les Grecs appellent le poulce *ἀντίχρῖς*, comme qui diroit une aultre main. Et il semble que parfois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere ;

Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata, surgit. (1)

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les poulces,

(a) *Annal.* l. 12. — C.

(b) Ceci semble pris de Macrobe, qui l'a pris à son tour d'Atéius Capito. Voyez MACROB. *Saturn.*, l. 7, c. 13. — C.

(c) *Être fort et puissant.* — C.

(1) Ces deux vers sont trop libres pour être traduits. MARTIAL. l. 12, epigr. 98, v. 8.

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum ; (1)

et de desfaveur, de les haulser et contourner
au dehors :

Converso pollice vulgi,

Quemlibet occidunt populariter. (2)

Les Romains dispensoient de la guerre ceux qui estoient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain (a), qui avoit, par malice, coupé les poulces à deux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux armées : et avant luy, le senat ; du temps de la guerre italique, avoit condamné Caius Vatiens à prison perpetuelle, et luy avoit confisqué tous ses biens (b), pour s'estre à escient coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage. Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gagné une bataille navale, fait couper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens (c)

(1) Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux poulces.
HOR. epist. 18, l. 1, v. 66.

(2) Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut égorger les gladiateurs, pour lui plaire. JUV. sat. 3, v. 36.

(a) SUTTONIUS, in *Cæsare Augusto*, § 24. — C.

(b) VALÈRE-MAXIME, l. 5, c. 3, § 3. — C.

(c) *Id.*, l. 9, in *Externis*, §. 8.

les feirent couper aux *Æginetes*, pour leur ôter la preference en l'art de marine. En Lacédémone (a), le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce.

CHAPITRE XXVII.

COUARDISE (b), MERE DE LA CRUAUTÉ.

Sommaire. Vérité de l'adage qui fait le titre de ce chapitre. Le vrai brave pardonne à l'ennemi qu'il a vaincu ; le lâche le massacre, même lorsqu'il est sans défense. Mais tuer son ennemi, quand il est abattu, c'est se priver du plaisir de la vengeance : il vaudrait bien mieux le conserver pour jouir de sa honte. — Dans les duels, celui qui succombe n'est pas le plus à plaindre ; le survivant est obligé de fuir, de se cacher. Les duels sont une preuve de lâcheté : en effet, on ne se bat que parce que l'on craint celui que l'on a offensé, ou celui par qui l'on a été offensé. Une autre preuve de lâcheté, c'est d'amener pour ces combats des *seconds*, des *tiers*. — Duel où le frère de Montaigne se trouva engagé. — S'il est vrai que le courage seul doit être honoré, l'art de l'escrime doit être

(a) *PLUTARQUE, Vie de Lycurgus*, c. 14. — C.

(b) *Lâcheté, poltronnerie.* — E. J.

flétri, puisqu'il ne procure la victoire qu'à force de feintes et de ruses. Dans les batailles, il est d'ailleurs inutile et quelquefois dangereux. — Combien les gens sanguinaires sont lâches; et comment un premier acte de cruauté en nécessite d'autres! — Les tyrans aiment à prolonger les tourments de leurs victimes: mais leur intention est souvent trompée; les tortures violentes tuent, et des tortures tolérables ne suffisent point à leur rage. — Détails de quelques supplices affreux. Montaigne pense que les plus hideux à voir ne sont pas ceux qui causent le plus de douleur aux malheureux qui y sont condamnés.

Exemples : Alexandre, tyran de Phères; Bias; Lyciscus. Coutume du royaume de Narsingue; Asinius Pollio; le duc d'Orléans et Henri, roi d'Angleterre; le frère de Montaigne; le consul Publius Rutilius; Philopœmen. — L'empereur Maurice et Phocas. — Philippe, roi de Macédoine; Théoxène et Poris. — Des Juifs crucifiés; l'empereur Mehemmed; des seigneurs d'Épire; Crésus; George Sechel, chef de paysans de Pologne révoltés.

L'AY souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté: et si ay par experience aperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompagne coustumierement de mollesse feminine; i'en ay veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement,

et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres (a), ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gents tous les iours. Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

Nec nisi bellantis gaudet cervice iuveni, (1)

s'arreste (b) à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruau-
tez inouies aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, et se gendarme, à s'ensanglanter iusques aux coudes, et deschiquetter un corps à ses pieds, n'ayant res-
sentiment d'aultre vaillance :

(a) PLUTARQUE, *Vie de Pélopidas*, c. 15. — C.

(1) Qui ne se plaît à combattre un taureau, que lorsqu'il fait une vigoureuse résistance. CLAUDIAN. *Epist. ad Hadrianum*, c. 30.

(b) S'arête des qu'il voit l'ennemi à sa merci. — E. J.

Et lupus et turpes instant morientibus ursi,
Et quæcumque minor nobilitate fera est : (1)

comme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles; et qu'au lieu que nos peres avoient quelque degré de vengeance, nous commenceons à cette heure par le dernier; et ne se parle, d'arrivee, que de tuer? qu'est ce, si ce n'est cõardise? Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son enemy qu'à l'achever, et à le faire bouquer (a) qu'à le faire mourir; d'avantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit et contente mieulx, car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenge : enfin, tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias (b) crioit à un meschant homme, « le sçais que tost ou tard tu en seras puny,

(1) Le loup, l'ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourants. OVID. *Trist.*, l. 3, eleg. 5, v. 35.

(a) *Faire bouquer quelqu'un*, c'est lui faire dépit, le faire enragier, l'obliger à céder. RICHELLET.

(b) PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine differe quelquefois la punition des maléfices*, c. 2. — C.

mais ie crains que ie ne le veoye pas ; » et plaignoit les Orchomeniens , de ce que la penitence que Lyciscus souffrit de la trahison contre eulx commise , venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez , et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance , quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir ; car , comme le vengeur y veult veoir clair pour en tirer du plaisir , il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye clair aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira , » disons nous ; et , pour luy avoir donné d'une pistolade (a) en la teste , estimons nous qu'il s'en repente ? au rebours , si nous nous en prenons garde , nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant ; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré , c'est bien loing de s'en repentir ; et luy prestons le plus favorable de tous les offices de la vie , qui est de le faire mourir promptement et insensiblement : nous sommes à conniller (b) , à trotter , et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent ; et luy est en repos. Le tuer , est bon pour eviter l'offense à ve-

(a) *Pistolade* , *pistoletade* , coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans Nicot. — C.

(b) *A nous cacher dans des trous , comme des connils , des lapins.* — E. J.

nir ; non pour venger celle qui est faicte : c'est une action plus de crainte , que de braverie ; de precaution , que de courage ; de deffense , que d'entreprinse. Il est apparent que nous quitons par là et la vraye fin de la vengeance , et le soing de nostre reputation : nous craignons , s'il demeure en vie , qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy , c'est pour toy que tu t'en desfais. Au royaume de Narvingue , cet expedient nous demeureroit inutile : là , non seulement les gents de guerre , mais aussi les artisans desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp à qui se veult battre , et assiste , quand ce sont personnes de qualité , estrenant le victorieux d'une chaisne d'or ; mais , pour laquelle conquerir , le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte ; et pour s'estre desfaict d'un combat , il en a plusieurs sur les bras. Si nous pensions , par vertu , estre tousiours maistres de nostre ennemy , et le gourmander à nostre poste , nous serions bien marris qu'il nous eschappast , comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre , mais plus seurement que honorablement ; et cherchons plus la fin , que la gloire , en nostre querelle.

Asinius Pollio (a) , pour un honneste homme

(a) PLINIE , dans sa *Préface à Vespasien* , vers la fin. — C.

moins excusable, representa une erreur pareille; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles (a) à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts (b). » Celuy qui attend à veoir trespasser l'auteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif (c)? On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dict il (d), qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revenger une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le voyons en pieds; et qu'il soit ainsi, nostre belle pratique d'aujourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien

(a) *Dire des injures.* — E. J.

(b) C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse. *Nec Plancus illepidè* : — *Cum mortuis, non nisi larvas luctari.* PLINNE, dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin. — C.

(c) *Et qui aime à chercher noise ou à nuire.* — E. J.

(d) DIOG. LAËRTI, *Vie d'Aristote*, l. 10, segm. 18. — C.

celuy que nous avons offensé, que cèluy qui nous a offensez ? C'est aussi une espece de lacheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompagner de seconds, et tiers et quarts : c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et batailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quùm in se cuique minimum fiducia esset* (1); car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desavantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre; et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans com-

(1) Parce que chacun se défiait de soi-même.

mettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liee; si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est desia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inégalité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la société porte, où il y a troupe contre troupe, comme où nostre duc d'Orleans (a) desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent, trois cents contre autant; comme les Argiens contre les Lacedemoniens (b); trois à trois, comme les Horaciens contre les Curiaciens, Que la multitude de chasque part n'est considerée

(a) *Chroniques de Monstrelet*, v. I, c. 9. — C.

(b) *HÉRODOTE*, l. I, c. 37. — C.

que pour un homme seul : par tout où il y a compagnie, le hazard y est confus et meslé.

J'ay interest domestique à ce discours : car mon frere sieur de Matecoulom feut convié, à Rome, à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur, et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu : ie voudrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison. Aprez s'estre desfaict de son homme (a), voyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins ? devoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celui pour la deffense duquel il estoit là venu ? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne ; la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage, ie ne veois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'aultuy, où vous n'estes que suyvant, où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste, ny courtois, au hazard de celui auquel il s'estoit

(a) On peut voir tout le détail de cette affaire dans les *Mémoires de Brantôme*, touchant les duels, p. 111 et 112. — C.

LIVRE II, CHAPITRE XXVII. 199

presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommandation de nostre roy. Indiscrete nation ! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation ; nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence ! Mettez trois François aux deserts de Lybie, ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et esgratigner ; vous diriez que cette peregrination est une partie dressée pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'ëjouissent de nos maux et qui s'en moquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir ; si faudroit il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique (a) avant la pratique : nous trahissons nostre apprentissage :

*Primitiæ iuvenis miseræ, bellicæ propinqui
Dura rudimenta ! (1)*

(a) Nous disons aujourd'hui *théorie*, quoique nous ayons conservé *pratique* : c'est une bizarrerie de l'usage. *Mouillez-vous pour seicher, ou seichez-vous pour mouiller ?* Je n'entends point la *theorique* : la *practique*, je m'en aide quelque peu. RABELAIS, l. 1, c. 5. Les Italiens, dit Brantôme en parlant des duels, sont estes les premiers fondateurs de ces combats et de leurs poinctilles, et en ont tresbien sceu les theoriques et pratiques, p. 179. — C.

(1) Tristes épreuves d'un jeune courage, funeste apprentissage de la guerre ! *Énéide*, l. 11, v. 156.

Je sçais bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains, en Espaigne, le plus vieil, dict Tite Live (a), par l'adresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus ieune); et art, comme i'ay cogneu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aulcuns oultre leur mesure naturelle; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'adresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science : et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui luy ostassent le moyen de cet advantage, et lesquelles despendoient entierement de la fortune et de l'assurance, afin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi

Voglion costor, nè quì destrezza ha parte;

Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi :

(a) L. 28, c. 21. — C.

Toglie l'ira e'l furor l'uso dell'arte.

Odi le spade orribilmente urtarsi

A mezzo il ferro ; il piè d'orma non parte :

Sempre è il piè fèrmo, e la man sempre in moto,

Ne scende taglio in van, nè punta a voto. (1)

Les buttes (a), les tournois, les barrières, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres : cet aultre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privée ; qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict toujours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui assurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publique seureté et la gloire commune. Publius Rutilius (b), consul, feut le premier qui instruisit le soldat à ma-

(1) Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir ; l'adresse n'a point de part à leur combat, leurs coups ne sont pas mesurés ; la fureur leur ôte l'usage de l'adresse et de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles, leurs mains toujours en mouvement ; les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées ; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet. TORQUATO TASSO, *nella Gerusal. liberata*, cant. 12, stanz. 55.

(a) Motte de terre élevée répondant à une semblable opposite, par juste intervalle d'un ject d'arc ou d'arbaleste, en haut ou au milieu desquelles il y a un blanc à viser pour exercer les archers et arbalestriers. NICOT.

(b) VALÈRE-MAXIME, l. 2, c. 3, § 2. — C.

nier ses armes par adresse et science, qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privée, ce fcut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cesar (a), qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la bataille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoiing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen (b) condamna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette adresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire; aussi y emploient communement nos gents des armes particulieres, et peculièrement destinees à cet usage : et

(a) PLUTARQUE, *Vie de J. Cesar*, c. 12. — C.

(b) *Id.*, *Vie de Philopœmen*, c. 12. — C.

i'ay veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equipage de gentdarme; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe (a), au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez, en Platon (b), parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre; et nommeement des maistres d'icelle: quant à ceulx là, nostre experience en dict bien autant. Du reste, au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance; et, en l'institution des enfans de sa police, Platon (c) interdit l'art de mener les poings, introduict par Amycus et Epeius, et celuy de luicter, inventé par Antaeus et Cercyo, parce qu'ils ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique, et n'y conferent (d) point. Mais ie m'en voys un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice (e), estant adverty, par

(a) C'est-à-dire, en habit de guerre. Cappe, *chlamys*, *sagum militare*. NICOT. — C.

(b) Dans le dialogue de Platon, intitulé *Lachès*. — C.

(c) *Traité des Lois*, l. 7. — C.

(d) Et n'y contribuent point. Conférer, en ce sens, est purement latin.

(e) ZOWARE et CERDEN, dans le règne de cet empereur. Mais

songes et plusieurs prognostiques, qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le devoit tuer, demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet. (1)

Les premieres cruauitez s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenge, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruauitez, pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant asseurer ny resouldre contre tant de familles en divers temps offensees, print party

celui à qui Maurice fit cette question s'appelait *Philippicus*; et il n'était pas son gendre, mais son beau-frère. — C.

(1) Il frappe tout, parce qu'il craint tout. CLAUDIAN. in *Eutrop.* l. 1, v. 182.

de se saisir de tous les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour, de iour en iour, les perdre l'un aprez l'autre, et ainsin establir son repos.

Les belles matieres tiennent tousiours bien leur reng, en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suite, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.

Entre les aultres condemnez par Philippus^(a), avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens^(b) : aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissant chacun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux yeufves. Theoxena ne peut estre induite à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa tous en bas aage. Theoxena, espoinconnee d'une charité maternelle envers ses neveux, pour les avoir en sa conduite et protec-

(a) TITRE-LIVRE, l. 40, c. 4. — C.

(b) Toute cette histoire est prise de TITRE-LIVRE, l. 40, c. 4 ; mais Montaigne n'a pas toujours traduit fidèlement son original. — C.

tion, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy (a). Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites contre cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plus-tost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les desrobber et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, à l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayant assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publicque, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau préparé, pour gagner pais par mer. Le vent leur feut contraire; et, se trouvant le lendemain à la vue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis par les gardes des ports, Au ioindre (b), Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuite, Theoxena, forcee d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue : « Or

(a) Qui ordonnait de saisir *touts les enfans de ceulx qu'il avoit faict tuer*. Montaigne en a parlé dans l'avant-dernier paragraphe.

(b) C'est-à-dire, *comme ils s'approchaient*. Montaigne nous donne ici la traduction de ces mots de TIRX-LIVX, l. 40, c. 4. *Quùm jam appropinquabant*, dans le temps que les gardes s'approchaient pour les prendre. — C.

« sus (a), mes enfans, la mort est meshuy le
 « seul moyen de vostre deffense et liberté, et
 « sera matiere aux dieux de leur sainte iustice :
 « ces espees traictes, ces coupes pleines, vous
 « en ouvrent l'entree : courage. Et toy, mon
 « fils, qui es plus grand, émpoigne ce fer, pour
 « mourir de la mort plus forte (b). » Ayants d'un
 costé cette vigoureuse conseillere, les ennemis
 de l'autre à leur gorge, ils coururent de furie
 chascun à ce qui luy feut le plus à main ; et,
 demy morts, feurent ictes en la mer. Theoxena,
 fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seu-
 reté de tous ses enfans, accollant chauldement
 son mary : « Suyvons ces garçons, mon amy ; et
 jouissons de mesme sepulture avecques eulx. »
 Et, se tenants ainsin embrassez, se precipite-
 rent : de manière que le vaisseau feut ramené
 à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans, pour faire tout les deux ensem-
 ble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont
 employé toute leur suffisance à trouver moyen
 d'alonger la mort. Ils veulent que leurs enne-
 mis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils
 n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là
 dessus ils sont en grand'peine : car si les tor-
 ments sont violents, ils sont courts ; s'ils sont

(a) *TITE-LIVE*, l. 40, c. 4. — C.

(b) *Plus courageuse*. — E. J.

longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sçais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie. Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe (a) recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs il y avoit trois iours, il recogneut trois de ses amis, et obtint de les oster de là; les deux moururent, dict il, l'autre vescu encores depuis. Chalcondyle (b), homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de luy, recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire

(a) Dans l'histoire de sa vie, sur la fin. — C.

(b) Dans son *Histoire des Turcs*, l. 10, vers le commencement. — C.

trencher les hommes en deux parts par le faulx (a) du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arri-voit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois; et veoyoit on, dict il, l'une et l'autre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Le n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir; et treuve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les fait escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Croesus (b) ayant faict prendre un gentilhomme, favori de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le fait tant gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusqu'à ce qu'il en mourut. George Sechel (c), chef de ces paï-

(a) *Par l'ensfourchure*; à la lettre, par le défaut du corps.
— B. J.

(b) HÉRODOTE, l. I. — C.

(c) Vous trouverez ce fait, avec toutes ses circonstances, dans la *Chronique de Carion*, refondue par Mélancton et Gaspard Peucer, son gendre, liv. 4, page 700, et dans les *Annales de Silésie*, compilées en latin par Joachim Curæus, p. 233. — C.

sans de Poloigne, qui, sous tiltre de la croisade, firent tant de maux, desfaict en bataille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit inventer contre luy; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abruva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie (a) de leurs mesfaits : et fait l'en paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, feurent mises bouillir, qu'on fait manger à d'autres de sa suite.

CHAPITRE XXVIII.

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON.

Sommaire. Ce furent deux grands hommes que les deux Catons; mais Caton d'Utique l'emporte de beaucoup sur l'autre, qui ne peut, sans blaspHEME, lui être comparé. — Caton le Censeur

(a) *Toute la haine que leurs méfaits devaient inspirer.*

n'était pas sans ambition, sans envie ; comme le prouve sa conduite envers Scipion , bien plus grand homme que lui. On le vante d'avoir voulu , dans une extrême vieillesse , apprendre la langue grecque ; et c'est un ridicule. Toutes choses doivent être faites dans leur temps. Mais ordinairement les goûts, les passions même, survivent dans les hommes à la perte de leurs facultés. — Pour Montaigne , il ne pense qu'à finir, et ne forme pas des projets qui , pour leur exécution , exigeraient plus d'une année. — Sans doute un vieillard peut encore étudier ; mais il ne faut pas qu'il aille à l'école. Ses études doivent être conformes à son âge ; elles doivent lui servir à quitter le monde avec moins de regrets. — La nuit même où Caton d'Utique abdiqua la vie, il la passa à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

Exemples : les deux Catons. — Quintus Flaminius ; Eudémonidas et Xénocrates ; Philopœmen et le roi Ptolomée. — Montaigne ; Caton d'Utique.

CEUX qui appartiennent à Caton le censeur au jeune Caton , meurtrier de soy même , appartiennent deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploita la sienne à plus de visages , et précelle (a) en exploits militaires et en utilité de ses vacations publiques : mais la

(a) *Excelle , surpasse.* — E. J.

vertu du ieune, oultre ce que c'est blasphemé de luy en apparier null' aultre en vigueur, feut bien plus nette; car qui deschargeroit d'en-vie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy et que tout aultre homme de son siecle?

Ce qu'on dict, entre aultres choses, de luy (a), qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honorable: c'est proprement ce que nous disons, «*Retomber en enfantillage.*» Toutes choses ont leur saison, les bonnes, et tout (b); et ie puis dire mon patenostre hors de propos; comme on defera T. Quintius Flaminius (c), de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à

(a) PLUTARQUE, *Vie de Caton-le-Censeur*, c. 1. — C.

(b) Aussi. — Et tout, dans ce sens-là, est un vrai gasconisme, dont voici encore un exemple que j'ai trouvé dans BRANTÔME, p. 432, t. II, de ses *Femmes galantes*, où, parlant d'un homme marié à une belle et aimable femme, il dit: *Qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'autres, autrement il est bien miserable; et qui n'y va, peu se soucie-il de dire mal des Dames; ni bien et tout, sinon que de la sienne.* — On dit encore itout pour aussi, en Sologne. — E. J.

(c) PLUTARQUE, *Comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, § 2. — C.

quartier, sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu, en une bataille qu'il gagna.

Imponit finem sapiens et rebus honestis. (1)

Eudemónidas, veoyant Xenocrates, fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettuy cy, dict il, s'il apprend encores (a) ! » Et Philopœmen (b), à ceulx qui hault louoient le roy Ptolomæus de ce qu'il durcissoit sa personne tous les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer ; il les debvroit hormais (c) reellement employer. » Le ieune doit faire ses apprests ; le vieil, en iour, disent les sages : et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse, nous recommenceons tousiours à vivre : nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse ; et nos appetits et poursuites ne font que naistre,

(1) Même dans la vertu, le sage sait s'arrêter. Juv. sat. 6. v. 443. — Ici Montaigne détourne les paroles de ce poète du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose. — C.

(a) PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*.

(b) *Id.*, *Vie de Philopœmen*. — C.

(c) *Désormais*, à l'avenir. — *Désormais*, en prenant la place de *hormais*, l'a dépossédé entièrement. Du temps de Nicot, on pouvait écrire *des ores mais*, au lieu de *désormais*. — C.

Tu secunda marmora

Locas sub ipsum funus, et, sepulcri

Immemor, struis domos. (1)

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfoys (a) de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de tous les lieux que ie laisse, et me despossede tous les iours de ce que i'ay : *Olim iam nec perit quicquam mihi, nec acquiritur..... plus superest vitæ, quàm vitæ.* (2)

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi. (3)

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas

(1) Vous faites tailler des marbres, à la veille de mourir; vous bâtissez une maison, et il faudrait songer à un tombeau. HOR. l. 2, od. 18, v. 17.

(a) *Je me défais.* — E. J.

(2) Depuis long-temps, je ne perds ni ne gagne;...: il me reste plus de provisions que de chemin à faire. SENECA. epist. 77.

(3) J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait donnée à parcourir. VIRG. *Énéide*, l. 4, v. 653.

l'escolage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire !

Diversos diversa iuvant, non omnibus annis

Omnia conveniunt. (1)

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, afin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudies en sa decrepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse, » respondict il. Tel estude feut celuy du ieune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, de l'eternité de l'ame; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement; d'asseurance, de volenté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie : il print cette occupation, non pour le service de sa mort; mais, comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choix et sans changement ses estudies avecques les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuit (a) qu'il veint d'estre

(1) Les hommes aiment des choses diverses : toute chose ne convient pas à tout âge. CORNEL. GALLUS, eleg. 1, v. 103.

(a) SENECA. epist. 71 et 104. — C.

refusé de la preture, il la passa à iouer; celle en laquelle il devoit mourir, il la passa à lire: la perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy feut un.

CHAPITRE XXIX.

DE LA VERTU.

Sommaire. Par le mot *vertu*, il ne faut entendre ici que la force d'âme. Ce n'est pas en des élans impétueux, mais passagers, que consiste ce genre de vertu; elle demande de la persévérance, un caractère solide et constant. — Ce n'est le tout de vouloir être ferme en quelques occasions, le difficile est de se montrer tel dans toutes ses actions. — Divers traits de courage produits par une soudaine résolution: autres exemples qui indiquent une longue détermination, un projet mûri depuis long-temps. — Mais la cause de ces actions fortes et courageuses, il faut souvent la chercher dans d'absurdes préjugés, dans de fausses doctrines. C'est un préjugé qui fait monter les femmes indiennes sur le bûcher de leur mari; c'est le dogme de la fatalité qui inspire tant d'audace aux Turcs: ce sont le plus souvent des passions religieuses ou politiques qui arment le bras des assassins.

Exemples: Pyrrhon; un paysan et un gentilhomme

du pays de Montaigne ; une femme de Bergerac.
 — Les femmes indiennes ; les gymnosophistes ; Calanus ; les Turcs ; les Arabes Bédouins ; — deux religieux de Florence ; un jeune Turc ; les assassins de Guillaume I, prince d'Orange, et du duc de Guise ; — la nation des Assassins.

IE treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'ame, ou une resolute et constante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un , d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle, et iusques à pouvoir ioin-dre à l'imbecillité de l'homme une resolution et assurance de Dieu, mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traicts, à la verité ; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles lui deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une

espece de passion , qui la poulse et agite , et qui la ravit aulcunement hors de soy ; car , ce tourbillon franchi , nous veoyons que , sans y penser , elle se desbande et relasche d'elle mesme , sinon iusques à la derniere touche , au moins iusques à n'estre plus celle là ; de façon que lors , à toute occasion , pour un oyseau perdu , ou un verre cassé , nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre , la moderation et la constance , i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque (a) et defaillant en gros. A cette cause , disent les sages , il fault , pour iuger bien à point d'un homme , principalement contre-rooller ses actions communes , et le surprendre en son (b) à tous les iours.

Pyrrho , celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science , essaya , comme tous les autres vrayement philosophes , de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et , parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination , et le vouloit suspendre perpetuellement balancé , regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes , on conte (c) qu'il se main-

(a) *Défectueux , imparfait , faible.* — E. J.

(b) *En son habit de tous les jours.* — E. J.

(c) *Diog. Laërce , Vie de Pyrrhon , l. 9 , segm. 63.* — C.

tenoit tousiours de mesme façon et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celui à qui il parloit s'en feust allé ; s'il alloit, il ne rompoit son chemin (a) pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes et aultres accidents par ses amis : car, de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocker ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelques-fois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations ; c'est plus d'y ioindre les effects ; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloignées de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy, comme il feut

(a) DIOG. LAËRTÈ, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 62. — Montaigne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon « stupide et immobile, prenant un train de vie farouche » et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix, » enchérissent sur sa doctrine. Pyrrhon, ajoute-t-il, « n'a pas voulu se faire pierre ou souche ; il a voulu se faire homme vivant, discourant, et raisonnant, jouissant de tous plaisirs et commoditez naturelles, etc. » L. 2, c. 12. — C.

quelquesfois rencontré en sa maison, tansant (a) bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifférence : « Quoy, dict il, fault il qu'encores cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles? » Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il (b), tresdifficile de despouiller entierement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects, mais, au pis aller, par la raison et par les discours. »

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy, un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, revenant un iour de la besongne, et elle le bienveignant (c) de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux et gaillard, ayant, par sa perseverance, amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur

(a) DIOG. LAËRTZ, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 66. — C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *L'accueillant, pour sa bienvenue.* — E. J.

le point de la charge, il s'estoit trouvé mol luy
mesme et desfaily, et que

Non viriliter

Iners senile penis extulerat caput, (1)

il s'en priva soudain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purification de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse ? Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dor-dogne, une femme ayant esté tormentee et battue, le soir avant, de son mary, chagrin et facheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointee de ses voisines comme de coutume, leur laissant couler quelque mot de recommandation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault

(1) La partie dont il attendait le plus de service n'avait donné aucun signe de vigueur. *Tibullus ad Priapum, de inertia inguinis, carmen 84, diversorum poetarum in Priapum Lusus.* Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragments, ou ces priapées, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*, édit. de 1669. — C.

en bas en la rivièrre, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuit entière dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes : car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chère d'elles de se tuer après son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gagner ce point et cet avantage sur ses compaignes ; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre préférées à la compaignie de sa mort.

... Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,
 Uxorum fuis stat pia turba comis :
 Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
 Coniugium : pudor est non licuisse mori.
 Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
 Imponuntque suis ora perusta viris. (1)

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent

(1) Lorsque la torche funèbre est lancée sur le lit de mort, on voit autour du bûcher les épouses échevelées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leurs époux : survivre est pour elles une honte. Celle qui sort victorieuse de ce combat, se précipite dans les flammes, et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux. PROPERT. eleg. 12, l. 3, v. 17.

LIVRE II, CHAPITRE XXIX. 223

aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouissance : ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespasé, la veufve peult, si elle veult, mais peu le veulent, demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, parée comme à nopces, et d'une contenance gaye, comme allant, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un mirouer, une flesche en l'autre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompagnée de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduite, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et, prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez: sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge jaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et

recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaiſe ardente, ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a faict, et en l'inſtant s'y lance elle meſme. Sur l'heure, le peuple renverſe ſur elle quantité de buſches pour l'empescher de languir; et ſe change toute leur ioye en dueil et triſteſſe. Si ce ſont perſonnes de moindre eſtoffe, le corps du mort eſt porté au lieu où on le veult enterrer; et là mis en ſon ſeant, la veufve à genoux devant luy, l'embrasant eſtroictement, et ſe tient en ce poinct, pendant qu'on baſtit autour d'eulx un mur, qui, venant à ſe haulſer iuſques à l'endroit des eſpauls de la femme, quelqu'un des ſiens, par le derriere prenant ſa teste, luy tord le col; et rendu qu'elle a l'eſprit, le mur eſt ſoubdain monté et clos, où ils demeurent enſepvelis. En ce meſme païs, il y avoit quelque choſe de pareil en leurs gymnoſophiſtes; car, non par la contrainte d'aultruy, non par l'impetuofité d'un' humeur ſoubdaine, mais (a) par expreſſe profeſſion de leur regle, leur façon eſtoit, à

(a) *QUINTE-CURCE*, l. 8, c. 9. — C.

mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se voyoient menacez (a) par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les veist mouvoir ny pieds, ny mains : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus (b), en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand. Et n'estoit estimé entre eulx ny saint, ny bienheureux qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiée par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et, pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesmes à certaine et inevitable nécessité, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu prevoit toutes choses debvoir ainsin advenir, comme il faict sans doubte; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu

(a) STRABON, l. 15. — C.

(b) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre-le-Grand*, c. 21. — C.

de mesmes (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous voyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous voyons : l'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage (a), et sçait que nous fauldrions, parce que nous aurons voulu faillir. »

Or, i'ay veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain point, ny les arquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise, ne la peuvent avancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire

(a) *A nostre libre arbitre* (ad nostrum arbitrium.) — E. J.

de Joinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins, ausquels le roy saint Louys eut affaire en la Terre sainte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc: et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche: «Maudit sois tu comme celuy qui s'arme, de peur de la mort (a)!» Voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux, de Florence, du temps de nos peres: Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer tous deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publique, pour la verification chascun de son party: et en estoient desia les apprests tous faicts, et la chose iustement sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu. (b)

Un ieune seigneur turc, ayant faict un si-

(a) *Mémoires de Joinville*, c. 30. — C.

(b) *Mém. de Philippe de Commines*, l. 8, c. 19. — C.

gnalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux batailles d'Amurath et de l'Huniade (a), prestes à se donner (b), enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), rempli d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre : quelque iour, estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme (c); et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores mon arc, car il me faisoit fort beau ieu. Je commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans l'assenner seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplai mes levriers aprez, qui n'y peurent non plus. L'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'avancer. » Ce conte doit servir à nous

(a) Le fameux Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. — C.

(b) *À se livrer*, ou à se choquer, comme on a mis dans quelques anciennes éditions. — E. J.

(c) C'est-à-dire, au gîte.

faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vançoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle; et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son proufict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule !

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange (a). C'est merveille comment on peut es-

(a) Le fondateur de la république de Hollande. En 1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet à Anvers, au sortir de table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jaureguy, et guérit de cette blessure; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet dans sa maison à Delft, en Hollande, par Balthazar Gérard, natif de la Franche-Comté. — C.

chauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suite d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoureuse passion. Un poignard est plus seur pour assener, mais d'autant qu'il a besoin de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduite de son exploict montre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'exécution qui feut faicte prez d'Orleans (a), n'eut rien de pareil;

(a) Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise, un soir que ce duc s'en retournait à cheval à son logis. Voyez les *Mémoires de Brantôme*, à l'article de *M. de Guise*, t. III, p. 12, 113, 115. — C.

il y eut plus de hazard que de vigueur ; le coup n'estoit pas à la mort , si la fortune ne l'eust rendu tel ; et l'entreprinse de tirer , estant à cheval , et de loing , et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval , feut l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le montra ; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution , si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il , que recourir à ses amis au travers d'une riviere ? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers , et que i'estime de peu de hazard , quelque largeur qu'ait le passage , pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile , et que vous prevoyiez au delà un bord aysé , selon le cours de l'eau. L'autre (a) , quand on luy prononcea son horrible sentence : « I'y estois préparé , dict il ; ie vous estonnerai de ma patience. »

Les Assassins (b) , nation despendante de la Phœnicie , sont estimez , entre les Mahumetans ,

(a) Balthazar Gérard , qui venait de tuer le prince d'Orange par un infâme assassinat. — C.

(b) Ou *Assassiniens* , peuples qui habitaient dix à douze villes de la Phénicie. On a publié beaucoup de fables à leur sujet. M. Silvestre de Sacy , dans une savante dissertation , a jeté , tout récemment , beaucoup de jour sur leur histoire. — A. D.

d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gagner paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissants, au prix d'une mort certaine, et sans aucun soing de leur propre danger. Ainsi feut assassiné (a) (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville, pendant nos entreprises de la guerre sainte; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat : les meurtriers conduicts au supplice, tous enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX.

D'UN ENFANT MONSTRUEUX.

Sommaire. Description d'un enfant et d'un pâtre monstrueux. — Ce qui nous paraît prodige, *monstre*, ne l'est pas pour la nature.

Exemples : un Enfant; un Pâtre. — Epiménides.

CE conte s'en ira tout simple; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Je veis avant hier un

(a) A Tyr, en 1192.

enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage : il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice ; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessous de ses tectins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduict du dos estouppé, (a), le reste entier ; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessous le nombril de l'aultre : ainsi la cousture se faisoit entre les tectins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict

(a) *Bouché, fermé.*

ne se pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre : voylà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfaict, demouroient pendants et branslants sur l'aultre, et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par tous les deux endroits, aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants et en mesme point que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps et ses membres divers, se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy, de maintenir sous l'union de ses loix ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais, de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieulx le laisser passer devant; car il n'est que de deviner en choses faictes, *ut quàm facta sunt, tùm ad coniecturam aliquâ interpretatione revocentur* (1) : comme on dict d'Epimenides (a), qu'il devinoit à reculons.

Le viens de veoir un pastre en Medoc, de

(1) Afin qu'on puisse, par quelque interprétation, faire cadrer ce qui est arrivé avec ce qu'on avait conjecturé. *Cic. de Divinat.* l. 2, c. 31.

(a) La remarque est d'Aristote, qui, dans sa *Rhétorique*, l. 3, c. 12, nous dit qu'Épiménides n'exerçait point sa faculté divinatrice sur les choses à venir, mais sur celles qui étaient passées et inconnues. — C.

trente ans ou environ , qui n'a aucune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu , a desir , et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu , qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon , et commun , et réglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation. *Quod crebrò videt, non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod antè non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet* (1). Nous appelons contre nature , ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle , quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

(1) Voit-on souvent une chose , on ne l'admire point , quoi qu'on en ignore la cause ; mais si ce qu'on n'avait pas encore vu arrive , on le regarde comme un prodige. *Cic. de Divinat.* l. 2, c. 22.

CHAPITRE XXXI.

DE LA CHOLERE.

Sommaire. Il vaut mieux confier les enfants à la sagesse du gouvernement, qu'à leurs propres parents. Ceux-ci les châtient quelquefois au milieu des transports de la colère. Ils les accablent de coups, les estropient. Ce' n'est plus correction, c'est vengeance. Et cependant la colère nous fait le plus souvent envisager les objets sous un aspect trompeur : les fautes qui nous irritent ne sont pas telles qu'elles nous paraissent. — Combien sont hideux les signes extérieurs de la colère. — Digression sur cette proposition, qu'il ne faut pas juger de la vérité ou de la fausseté de la croyance, des opinions des hommes, en tout genre, par leur conduite habituelle. — Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère. — Nous cherchons toujours à trouver et faire trouver notre colère juste et raisonnable. — Les femmes, naturellement emportées, deviennent furieuses par la contradiction; le silence et la froideur les calment, les désarment. — Pour cacher sa colère, il faut des efforts inouïs; elle est moins terrible quand elle éclate librement. — Règles que suit Montaigne quand il punit ou fait punir ses domestiques : il

feint quelquefois plus de courroux qu'il n'en a. — Il ne croit pas que la colère puisse jamais avoir de bons effets, quand il s'agirait même de forcer les autres à pratiquer la vertu. C'est une arme dangereuse; *elle nous tient, nous ne la tenons pas.*

Exemples : les institutions de Lacédémone et de Crète; Caius Rabirius et César; — Eudamidas; Cléomènes; Cicéron et Brutus; Cicéron et Sénèque; les Éphores de Sparte; Plutarque et un de ses esclaves. — Archytas, de Tarente; Platon; le lacedémonien Charite et un ilote. Cneius Pison. — L'orateur Célius; Phocion. — Un militaire; Diogène et Démosthène. — Montaigne.

PLUTARQUE est admirable par tout, mais principalement où il juge des actions humaines. On peut voir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote (*a*), laissent à chacun, à la maniere des cyclopes, la conduite de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules lacedemonienne et cretense (*b*) ont commis aux

(*a*) *Ethic. ad Nicom.* l. 10, c. 9; et *Odyss.* l. 9, v. 114 et 115. — C.

(*b*) *Les seules polices lacedémonienne et crétoise.* — E. J.

loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture? et cependant, sans aulcune discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient. Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie voyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeulx,

Rabie iecur incendente, feruntur

Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons

Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit, (1)

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage,) à tout (a) une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboitements et eslochements (b) n'es-

(1) Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout à coup perdant son point d'appui, fond et se précipite du haut de la montagne au sommet de laquelle il était suspendu. Juv. sat. 6, v. 647.

(a) *Avec une voix*, etc. — E. J.

(b) *Esboitement* et *eslochement*, termes synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans NICOT, qui le fait venir d'*exlocare*; et dans RABELAIS, *deslocher*. — C.

toient pas des membres de nostre chose publique.

Gratum est, quòd patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis. (1)

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité (a) des jugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doute de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis, aux peres et aux pedantes (b), de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiment tient lieu de medecine aux enfants; et souffririons nous un medecin qui feust animé et couroucé contre son patient.

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions jamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le poulx nous bat et que nous sentons de l'esmotion, re-nettons la partie: les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoy-

(1) La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau toyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en bourant la terre, soit dans la magistrature, soit dans les
mps. Juv. sat. 14, v. 70.

(a) La netteté, la pureté des jugements.

(b) Aux pédants, aux maîtres d'école. — C.

sez (a) et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les fautes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. Celuy qui a faim use de viande; mais celuy qui veult user de chastiment n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiments qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina gorgoneo sæviùs igne micant. (1)

Suetone (b) recite que Caius Rabirius, ayant

(a) *Rapaisés, revenus de notre emportement.* — *R'accoyer* ne se trouve ni dans le dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave; mais *accoyer* est dans tous les deux, où il signifie *calmer, apaiser, adoucir, etc.* — C.

(1) Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la Gorgone. OVID. *de Arte amandi*, l. 3, v. 503.

(b) *In Jul. Cæsare*, § 12. — C.

esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gagner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres ; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion ; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses ; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace ; comme disoit Eudamidas (a), oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux ; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumées au son de la trompette : » et Cleomenes, oyant un rhetoricien haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire ; et, l'aultre s'en scandalisant, il luy dict : « I'en ferois de mesme si c'es-

(a) PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédém.* — C.

toit une arondelle (a) qui en parlast; mais si c'estoit une aigle, ie l'orrois volontiers. » I'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vivvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus : les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que Seneque en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point : l'aulture vous anime et enflamme. Je ne veoïs iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traictent de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il a esté : car les ephores à Sparte (b), voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prièrent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si voudrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et

(a) PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédém.* — C.

(b) AULU-GELLE, l. 18, c. 3. — C.

me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius (a) de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere : Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles auculnement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin, se mettant à crier, et iniurier à bon escient son maistre, lui reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit (b) ; qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre ; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis ; « Comment, dict il, rustre, à quoy iuges tu que ie sois à cette heure courroucé ? mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole, te donne elle quelque tesmoignage que ie sois esmeu ? ie ne pense avoir ny les yeulx effarouchez, ny le visage

(a) *Noct. attic.* l. 1, c. 26. — C.

(b) Cet esclave de Plutarque ne dit pas que son maître se vantait d'être philosophe, mais qu'il n'agissait pas en philosophe. *Noct. attic.* l. 1, c. 26. — C.

« troublé, ny un cry effroyable : rougis ie ? es-
 « cume ie ? m'eschappe il de dire chose de quoy
 « i'aye à me repentir ? tressauls ie ? fremis ie de
 « courroux ? car, pour te dire, ce sont là les
 « les vrais signes de la cholere. » Et puis, se des-
 tournant à celui qui fouettoit : « Continuez, luy
 dict il (a), tousiours vostre besongne, pendant
 que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son
 conte.

Archytas Tarentinus, revenant d'une guerre
 où il avoit esté capitaine general, trouva tout
 plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses
 terres en friche, par le mauvais gouvernement
 de son receveur ; et l'ayant faict appeller : « Va,
 luy dict il (b), que, si ie n'estois en cholere, ie
 t'estrillerois bien ! » Platon de mesme, s'estant
 eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à
 Speusippus (c) charge de le chastier, s'excusant
 d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il es-
 toit courroucé. Charillus, Lacedemonien, à un
 Elote qui se portoit trop insolemment et auda-
 cieusement envers luy, « Par les dieux, dict
 il (d), si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à
 cette heure mourir. »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui

(a) *Id. ibid.* — C.

(b) *Cic. Tusc. quæst.* l. c. 4, 36. — C.

(c) *SENEC. de Ira*, l. 3, c. 12. — C.

(d) *PLUTARQUE, Dits notables des Rois.* — C.

se flatte. Combien de fois, nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence? l'ay retenu à ce propos un merveillex exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu (a), s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en fait grand' feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité (b) que sa passion luy fournit soubdain, il en fait trois coupables, parce qu'il en avoit trouvé un in-

(a) « C'était, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, mais dur, et dans l'esprit duquel la sévérité passait pour fermeté d'âme. » (*De Irâ*, l. 1, c. 16.) Montaigne nous fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurais dire pourquoi. — C.

(b) PLUTARQUE, *Dits notables des Rois*. — C.

nocent, et les fait despescher tous trois; le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy; le second qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Célius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui soupçoit en sa compaignie, homme de molle et douce conversation, et qui, pour ne l'es-mouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin (a) se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux ! dict il, afin que nous soyons deux. » Elles, de mesme, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion (b), à un homme qui luy troubloit son propos, en l'iniuriant asprement, n'y fait aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela

(a) SENECA. *de Ira*, l. 3, c. 8. — C.

(b) PLUTARQUE, *Instr. pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. 10. — C.

faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroit où il l'avoit laissé. Il n'est repliche si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection , mais plus excusable à un homme militaire , car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

Magno veluti cùm flamma sonore

Virgea suggeritur costis undantis aheni ,

Exsultantque æstu latices : furit intus aquæ vis

Fumidus atque altè spumis exuberat amnis ;

Nec iam se capit unda ; volat vapor ater ad auras ; (1)

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy , ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort : ie ne vouldrois pas mettre la sagesse à si hault prix , Je ne regarde pas tant ce qu'il faict , que combien il luy couste à ne faire pis. Un aultre se vantoit à moy du reglement et

(1) Ainsi , lorsque la flamme pétillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain , l'eau , soulevée par la chaleur , s'élève et bouillonne avec furie , et franchit écumante les bords du vase ; une noire vapeur s'élève dans les airs.
VIRG. *Énéide* , l. 7 , v. 462.

douceur de ses mœurs, qui sont à la verité singulieres: ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminentte qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien tempez; mais que le principal estoit de prouveau au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors. On incorpore la cholere en la cachant; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans (a): « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres. » Je conseille qu'on donne plustost une buffe (b) à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour représenter cette sage contenance; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couvrir à mes despens: elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant; il vault mieulx que leur pointe agisse au dehors que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt: et tunc perniciosissima, quum, simulata sanitate, subsidunt.* (1)

(a) DIOGÈNE LAËRTIÈS, *Vie de Diogène-le-Cynique*, liv. 6, segm. 34. — C.

(b) *Buffe* ou *soufflet*, alapa. NICOT. — C.

(1) Les maladies de l'âme qui se manifestent, sont les plus

l'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premièrement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier, un siecle aprez qu'il est party : (a)

Et secum petulans amentia certat. (1)

ils s'en prennent à leur ombre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ni interessé, sauf du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. L'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mu-

légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. SENECA. epist. 56.

(a) Coste croit que Montaigne lance ici, en passant, un trait contre sa femme. — E. J.

(1) L'insensé, ne se possédant pas, combat contre lui-même. CLAUDIAN. in Eutrop. l. 1, v. 237.

minent sans partie (a) : il faut garder ces rodomontades où elles portent :

Mugitus veluti quàm prima in prœlia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ. (1)

Quand ie me courrouce, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement et secrètement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence; mais non pas en trouble, de sorte que i'aille iectant à l'abandon et sans choix toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valcts en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tou-

(a) *Sans partie adverse, sans antagoniste.* — E. J.

(1) Tel le taureau qui s'apprête au combat, en poussant d'horribles mugissements;

De ses dards tortueux il attaque des troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et, sous ses bonds fougueux, il fait voler l'arène.

Énéide, l. 12, v. 103.

Ces trois vers sont de M. Delille.

siours iusques au fond; la cheute se presse, s'esmeut et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye (a) qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qui la meuve. Je marchande ainsin avecques ceux qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'autre, et ne naissent pas en un point : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de représenter le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aucune vraye esmotion. A mesure que l'aage ne rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y

(a) *Me satisfait, me dédommage.* — B. J.

opposer; et feray, si ie puis, que ie seray d' resenavant d'autant moins chagrin et difficile que i'aurai plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict que « la cholere sert par fois d'armes à vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable toutesfois ceulx qui y contredisent (a), respondent plaisamment Que c'est un' arme de nouveau usage; car nous remuons les autres armes, celle cy nous remue; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII.

DEFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE.

Sommaire. Combien est fausse la comparaison que l'on a faite du cardinal de Lorraine avec Sénèque. En vain l'on a voulu, d'après l'histoire de Dioctrien, tracer un portrait injurieux de ce philosophe; on faut bien plutôt croire Tacite et quelques autres, qui en parlent d'une manière très-honorable. — Quant à Plutarque, il a été aussi accusé,

(a) SENECA. *de Ira*, l. 2, c. 16. — C.

Jean Bodin, d'ignorance et d'excessive crédulité. Examen de cette accusation, et réponses de Montaigne à tous les raisonnemens sur lesquels s'appuyait le censeur de Plutarque.

Exemples : Sénèque et le cardinal de Lorraine ; Dion l'historien et Tacite. — Jean Bodin. — Un enfant de Lacédémone ; Pyrrhus ; les jeunes Spartiates ; un Espagnol et Lucius Pison ; Epicharis ; de simples villageois du temps de Montaigne ; Agésilas ; grands hommes grecs et romains, comparés ensemble par Plutarque.

LA familiarité que j'ay avecques ces personnages icy , et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despoilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets, que ceulx de la religion pretendue reformee font courir, pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnés à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un qui pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celui de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque ; leurs fortunes, d'avoir esté tous deux les premiers au gouver-

nement de leurs princes; et quant et quant leurs mœurs, leurs conditions et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion, le service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quant et quant si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or, ce livre de quoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tresiniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appellé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessive, que ie n'en croirois aul-

cun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompagné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'ils eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, » ce n'estoit pas grande reprehension, car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diverse-

ment mesme histoire ; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal , il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite (a) qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit chaché soubz sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin. » Le treuve en premier lieu cet exemple mal choisi ; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy (b) de les limiter et cognoistre : et à cette causé, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte ; et il y en a de moins croyables, comme entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus (c), « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques

(a) *Vie de Lycurgue*, c. 14. — C.

(b) *Plus de moyen, de faculté, de liberté*. — E. J.

(c) *Vie de Pyrrhus*, c. 12.

au bas, si bien que le corps se partit en deux parts. » En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict, » pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance; car si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'antiquité ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables; et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs (a), sur ce subiect de la patience des enfans lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict (b)) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfans, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gémir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi re-

(a) Immédiatement après l'exemple de l'enfant qui se laissa déchirer le ventre par un renard.

(b) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 14, et l. 5, c. 27. — C.

cite, avecques cent aultres tesmoins (a), qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny de quoy ils eussent à souffrir plus de blâme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte (b) soit incroyable, mais ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine'est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle. Marcellinus recite (c), sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aucune sorte de torment qui peust forcer les Ægyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire simplement leur nom.

Un païsan espagnol, estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso (d), crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 3, in externis. § 1. — C.

(b) *Le conte de Plutarque*. — E. J.

(c) L. 22, c. 16, sub finem. — C.

(d) TACITE, *Annal.* l. 4, c. 45. — C.

en toute seureté ; et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession : et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranslant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy (a), et s'y tua.

Epicharis (b), ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aucune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour; rapportee à la gehenne le landemein, les membres tous brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un des bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'autres à semblable entreprinse contre luy? Et qui s'enquerra à nos argoulets (c) des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables

(a) Contre un mur. — Paroy, du latin *paries*.

(b) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 57. — C.

(c) *Simple soldats*. — C.

siecles, et en ceste tourbe molle et effeminee encores plus que l'ægyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Je sçais qu'il s'est trouvé de simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecraser le bout des doigts avec le chien d'une pistole (a), poulsier les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une grosse chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort, tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuict à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts, (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incog-

(a) *Avec le chien d'un pistolet. — C.*

neues? I'ay cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plus-tost faict mordre dans le fer chauld que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celui qui forgea le conte de la femme qui, pour aucune correction de menaces et de bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary *Pouilleux*, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité tous les iours on veoid l'image expresse, en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté. Il ne faut pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne sçauroient faire ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy; selon elle, il fault regler toutes les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité! Luy propose lon quelque chose

des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens; et, encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mes pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperceois aulcunement en moy les semences : comme ie foyss aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Ie veois bien le tour que celles là se donnent pour se montrer, et admire leur grandeur : et ces eslancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'autre exemple qu'il (a) allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dites par Plutarque (b); c'est « qu'Agésilaüs feut mulcté (c) par les ephores pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens. » Ie ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve :

(a) Bodin.

(b) *Vie d'Agésilaüs*, c. 1. — C.

(c) *Mis à l'amende*. On trouve *mulcté* dans le Dictionnaire de Cotgrave. — C.

mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela seul d'agreer trop à leurs concitoyens, tesmoins l'ostracisme (a) et le petalisme. (b)

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eulx; mais non les Romains aux Grecs, tesmoins, dict il, Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable; car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulxeté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion

(a) L'ostracisme était à Athènes une sentence de bannissement politique pour dix ans. — E. J.

(b) Le petalisme était, à Syracuse, ce que l'ostracisme était à Athènes, à la réserve qu'il ne durait que cinq ans. — E. J.

à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'avantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite; tesmoins Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à

Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages. Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangonner (a) les victoires, les exploits d'armes, la puissancè des armées conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agésilaus (b)? « ie ne crois pas ; dict il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agésilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla (c)? « il n'y a, dict il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre; et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances, l'une aprez l'autre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit con-

(a) *Comparer.* — E. J.

(b) *Dans la Comparaison de Pompée avec Agésilas.* — C.

(c) *Dans la Comparaison de Sylla avec Lysander.* — C.

vaincre de faveur, il falloit en esplucher quelque iugement particulier ; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier (a), et se rapportants mieulx.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE DE SPURINA.

Sommaire. Nous apprendre l'art de commander à nos passions, c'est le principal but de la philosophie. Mais il est des passions d'une violence extrême. Les appétits amoureux ne sont-ils pas, par exemple, les plus violents de tous, *parce qu'ils tiennent au corps et à l'âme* ? De combien de moyens on s'est servi pour les amortir ! Les mutilations, les haïres, les réfrigérants de toute espèce. — Dans quelques âmes, l'ambition est plus indomptable que l'amour. Jules César était, comme il est prouvé par l'histoire, d'une excessive incontinence ; et cependant il savait, lorsqu'il s'agissait de grands intérêts, réprimer la fougue de ses passions. — D'autres ont fait céder, au contraire, l'ambition à l'amour. — Supériorité de César, qui ne sacrifie pas à ses plaisirs une heure seulement, lorsque les

(a) *Les appareiller, les comparer.* — E. J.

affaires exigent tout son temps. C'était à la fois l'homme le plus éloquent et le plus actif de son temps. Il était aussi très-sobre. — Sa douceur et sa clémence ont paru douteuses ; mille exemples prouvent qu'il avait ces qualités. Mais rien ne peut l'absoudre, aux yeux de Montaigne, d'avoir renversé la république la plus florissante qui ait jamais existé. — Dans la plupart des autres hommes, même les plus recommandables, cette passion de l'amour est si violente, que, pour ne pas abandonner la route de leurs devoirs, ils se sont condamnés aux plus durs sacrifices ; témoin ce jeune Toscan, nommé *Spurina* (a), qui était extrêmement beau, et qui se taillada tout le visage pour se soustraire aux passions qu'il inspirait. Montaigne ne saurait approuver une telle action. Il valait mieux combattre et triompher. « C'est mourir, » dit-il, pour s'épargner la peine de bien vivre. »

Exemples : un prince français ; Xénocrates. — Jules César ; Mahomet II. — Ladislas, roi de Naples ; Marc-Antoine. — Les capitaines de Pompée ; Caius Memmius ; Caius Calvus ; Catulle ; Caius Oppius. — *Spurina* ; Diogène.

LA philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la rai-

(a) Ce n'est que trois paragraphes avant la fin, que Montaigne s'occupe de ce *Spurina*, dont l'*histoire*, d'après l'intitulé du chapitre, paraissait devoir être son principal sujet. — A. D.

son la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits ; entre lesquels, ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possédé, en maniere que la santé mesme en despënd, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerelle : mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement, car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels. Plusieurs, ayant voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees : d'autres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre ; les haires de nos ayeulx estoient de cet usage ; c'est une matiere tissue de poil de cheval, de quoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'autres des ceintures à ge-
henner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roy François premier où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere ;

mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir : toutesfois à l'aventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent sous des habits rudes et marmiteux, et que les haïres ne rendent pas tousiours heres (a) ceulx qui les portent.

Xenocrates (b) y proceda plus rigoureusement; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayant fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et des folastres apasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se fait brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion. Au lieu que les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice et aultres, donnent bien plus à faire à la raison;

(a) Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, chemise de crin ou *poil de cheval*; et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme faible, sans vigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit.

— E. J.

(b) DIOG. LAËRTÈS, *Vie de Xénocrate*, l. 4, segm. 7. — C.

car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens ; ny ne sont ces appetits là capables de satieté, voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouissance.

Le seul exemple de Iulius Cæsar peût suffire à nous montrer la disparité de ces appetits ; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne (a) en est un tesmoignage iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pincer tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité : et de soy il estoit beau personnage (b) blanc, de belle et alaigne taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en faut croire Suetone, car les statues qui se veoient de luy à Rome, ne rapportent pas bien partout à cette peinture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Ægypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion (c) qui en nasquit : il feit aussi l'amour à Eunoe (d), royne de Mauritanie ; et à Rome, à

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 45. — C.

(b) *Id. ibid.*

(c) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13. — C.

(d) SUTTON. *in Jul. Cæsare*, § 2. — C.

Posthumia (a), femme de Servius Sulpitius; à Lollia, de Gabinus; à Tertulla, de Crassus; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia; ce que Plutarque confesse avoir ignoré; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar (b), qu'il se faisoit gendre d'un homme qu'il l'avoit fait cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeller Ægysthus: il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia (c), sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement áddonné à cette desbauche, et de complexion tresamoureuse (d): mais l'autre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant, à combattre celle là, elle luy feit incontinent perdre la place.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehe-

(a) SUTON. in *Jul. Cæsare*, §. 50. — C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Id. ibid.*

(d) Lorsqu'il entra en triomphe dans Rome, le peuple criait: *Mariti, cavete uxores, ecce virum calvum.* — E. J.

med, celui qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se trouvent plus egualement balancees; pareillement indefatigable ruffien (a) et soldat : mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'autre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres. Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volonté et iouissance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme (b) : ayant rengé, par un siege bien poursuyvi, la ville de Florence si à destroict (c), que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire;

(a) *Ruffien* signifie proprement la même chose que *leno* en latin : mais Montaigne lui donne le sens de vigoureux et robuste athlète dans les combats de l'amour. — A. D.

(b) Pandolphe Collenutius rapporte ce fait comme un bruit commun, *Hist. Neap.* l. 5, p. 246, 247, ed. Basil. 1572; mais il remarque expressément qu'il passait pour faux dans l'esprit de bien des gens. — C.

(c) C'est-à-dire, ayant mis, par un siège rigoureux, la ville de Florence si à détresse, en telle détresse, etc. — E. J.

il la leur quita, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, de quoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force feut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel se trouvant engagé en si vilaine necessité, se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroît sa fille et l'attournoit d'ornemens et ioyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'autre.

Ie m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cctte passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce per-

sonnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy ; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir , qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript : il estoit tel orateur , que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero ; et luy mesme , à mon advis , n'estimoit lui debvoir guerres en cette partie , et ses deux Anticaton feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant , feut il iamais ame si vigilante , si active et si patiente de labeur , que la sienne ? et , sans doute , encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu , ie dis vives , naturelles , et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre , et si peu delicat en son manger , qu'Oppius (a) recite qu'un iour luy ayant esté présenté à table , en quelque saulse , de l'huile medicee , au lieu d'huile simple , il en mangea largement , pour ne faire faire honte à son hoste : une autrefois , il fait fouetter son boulenger (b) , pour luy avoir servi d'autre pain que celuy du commun (c). Caton (d) mesme avoit accoustumé de dire de luy que c'estoit le premier homme sobre

(a) S^UÉTONE, *Vie de César*, §. 53. — C.

(b) On sait que , chez les Romains , tous les artisans étoient des esclaves. — E. J.

(c) S^UÉTONE, *Vie de César*, §. 48. — C.

(d) *Id. ibid.* §. 53. — C.

qui se feust acheminé à la ruyne de son païs. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants tous deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet (a), à cachetes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner ; ce que Cesar feut contrainct (b) de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne ; » Cela, dis ie, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice ; comme souvent nous iniurons ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merueilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cesar ; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dict le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaigre, accompagnée de la sobriété.

(a) *Un billet doux, une lettre.* — E. J.

(b) *PLUTARQUE, Vie de Caton d'Utique, c. 7.* — C.

Les exemples de sa douceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis ; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouuer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïve douceur, ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armées toutes entières à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté : Pompeius declaroit ses ennemis tous ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre ; et luy, feit proclamer (a) qu'il tenoit pour amis tous ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectivement contre luy : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx et equipages : Les

(a) SUTONII, *Vie de César*, §. 75. — C.

viles qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il defendit, le iour de sa grande bataille de Pharsale (a), qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur país n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause. Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lors que, toutes choses estant reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre : Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder à le faire consul (b). Caius Calvus, qui avoit faict plu-

(a) SUÉTONE, *Vie de César*, §. 75. — C.

(b) SUÉTONE, §. 73. — C.

sieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme (a) à luy escrire le premier; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné (b) si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser à luy, il le fait ce iour mesme souper à sa table : Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy, il n'en fait aultre chose que declarer, en une sienne harangue publique, qu'il en estoit adverty (c). Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aulcunes conjurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté decouvertes, il se contenta (d) de publier, par edit, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les auteurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius (e) voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quitta (f) un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au decouvert. Quant à sa iustice, il fait mourir un sien serviteur (g) qu'il aimoit singulierement, pour

(a) SUÉTONE, *Vie de César*, §. 73. — C.

(b) *Piqué*. — E. J.

(c) SUÉTONE, *Vie de César*, §. 75. — C.

(d) *Id. ibid.*

(e) *Ibid.* §. 72. — C.

(f) *Laiissa, abandonna*. — E. J.

(g) SUÉTONE, §. 48. — C.

avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist. Jamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy fait dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et avanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien : (a) l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps » (b) ; et dire (c) « que ses responses devoient meshuy (d) servir de loix ; »

(a) Elle (cette furieuse passion ambitieuse) l'enivra.

(b) *Nihil esse rempublicam appellationem modò, sine corpore ac specie.* SUTON. §. 77. — C.

(c) *Debere homines pro legibus habere quæ dicat.* SUTON. §. 77. — C.

(d) Désormais, dorénavant. — E. J.

et recevoir assis le corps du senat venant vers luy; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques; et a rendu sa memoire abominable à tous les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire en la ruyne de son país, et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publique que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages auxquels la volupté a faict oublier la conduite de leurs affaires, comme Marcus Antonius et aultres; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne foyz aucun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir: mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins; de non seulement nous desfaire de cette douce passion qui nous chatouille, par le plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condam-

ner nostre beauté, parce que quelqu'aulture s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemple : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus aut capiti; vel quale per artem
Inclusum buxo, aut oriciâ terebintho
Lucet ebur, (1)

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessifve que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, eomme si on se devoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla (a) et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage.

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honore : ces excez son

(1) Brillait comme une perle enchâssée dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne; ou comme l'ivoire artistement entouré de buis ou de térébinthe. *Énéide*, l. 10, v. 134.

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 4, in externis, §. 1. — C.

ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy ? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine ; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommandation ; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere ? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque pointce d'aspreté peculiere qu'ils s'enoignent ! c'est aulcunement mourir pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamaïs semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à tous les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuement de tout point en la compaignie de sa femme ; et a lon dequoy couler plus incu-

rieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduit selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence ; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons ; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATION SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE,
DE IULIUS CESAR.

Sommaire. Dans le précédent chapitre, Montaigne avait examiné quels étaient les vices et les vertus de César ; il s'occupe ici de ses hauts faits et de ses talents militaires. — Les *Commentaires* que César nous a laissés devraient être, selon notre philosophe, le bréviaire de tout homme de guerre. — Comment il rassurait ses troupes en présence de forces nombreuses ; comme il les accoutumait à lui obéir, sans leur laisser discuter ses plans ; comme il était économe du temps. Il n'exigeait guère de ses soldats d'autres vertus que la vaillance, ne reconnaissant d'autre vice que la désobéissance et

l'esprit de sédition. Il les laissait vivre avec beaucoup de licence; voulait qu'ils fussent richement armés; les appelait ses *compagnons*, ce qui n'empêchait point que parfois il ne les traitât avec beaucoup de sévérité. Il aimait à haranguer ses troupes; et ses harangues sont des modèles d'éloquence. — Rapidité de César dans ses expéditions; aperçu de ses guerres nombreuses en divers pays. — Il aimait mieux obtenir la victoire par prudence que par force; était plus circonspect qu'Alexandre. — Dans le péril, il courait aveuglément au danger. — Avec le temps il acquit plus de prudence. Il n'approuvait pas qu'on se servît de toutes sortes de moyens pour obtenir la victoire. — Il savait très-bien nager; il voyageait à pied. — Il était adoré de ses soldats, qui lui étaient tous dévoués.

Exemples : le maréchal Strozzi. — Le roi Juba; Cyrus; les Suisses. — Pompée; Scipion et Juba; Afranius et Pétréius; le siège d'Avaricum, etc. — Alexandre. — La bataille de Tournay; le siège d'Alexia; Lucullus. — Arioviste. — L'amiral de Châtillon; Scava, soldat de César; Granius Petronius; Octave.

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommandation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippes de Co-

mines; et dict on, de ce temps¹, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzy, qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire: et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aucuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Je veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire. Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé, car il leur dict (a) qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement: et lors il leur en fait le nombre surpassant de beaucoup

(a) SUTRONZ, *Vie de J. César*, c. 66. — C.

et la verité et la renommee qui en couroit dans son armee; suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de lestrouver à la verité bien forts, apres les avoir iugez foibles par reputation. Il accoustumoit surtout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooller ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le point de l'exécution : et prenoit plaisir (a), s'ils en avoient decouvert quelque chose, de changer sur le champ d'avis, pour les tromper; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit outre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux. Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayant envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire réponse, pour se servir de ce loisir à assembler son armee. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager de son temps; car il redict maintefois que c'est la plus souve-

(a) **SUÉTONE**, *Vie de J. César*, c. 65. — C.

raine partie d'un capitaine, que la science de prendre au point les occasions et la diligence, qui est en ses exploits, à la vérité, (a) inouïe et incroyable. S'il n'estoit pas fort consciencieux, en cela, de prendre avantage sur son ennemy, sous couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit (b) gueres aultres vices que la mutination et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires (c), il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creéz, que, tous parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray (d), il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentéz, afin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se defendre. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de *Compaignons* (e), que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, esti-

(a) Sous-entendez *est*.

(b) SUTONNE, *Vie de J. César*, c. 67. — C.

(c) *Id. ibid.*

(d) *Id. ibid.*

(e) *Nec milites eos pro concione, sed blandiori nomine commilitones appellabat.* SUTONNE, *Vie de J. César*, c. 37. — C.

mant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement ;

Rheni mihi Caesar in undis

Dux erat : hic socius ; facinus quos inquinat
æquat ; (1)

mais que cette façon estoit trop rabbaissée pour la dignité d'un empereur et general d'armée, et remeit en train de les appeller seulement Soldats (a). A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinée auprez de Plaisance, il la cassa (b) avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace, qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit (c) plus par auctorité et par audace que par douceur. Là où (d) il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemagne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armée à navire, il feit dresser un pont,

(1) Au passage du Rhin, César était mon général ; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. LUCAN, l. 5, v. 289.

(a) Suetonius, *Vie d'Auguste*, §. 25. — C.

(b) Ib. *Vie de J. César*, §. 69. — C.

(c) Id. *ibid.*

(d) *De Bello Gallico*, l. 4, c. 2. — C.

afin qu'il passast à pied ferme. Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable, de quoy il dechiffre particulièrement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroit de ses faicts, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande bataille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il (a), ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents ; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee ; qu'ils ne s'estonnassent point, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la bataille ; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouva qu'ils estoient desia aux prises. » Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services ; et estoit, de son temps mesme, son elo-

(a) *De Bello Gallico*, l. 2, c. 3. — C.

quence militaire en telle recommandation, que plusieurs en son armée recueilloient ses harangues; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres, de sorte que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

La premiere fois qu'il sortit de Rome (a), avecques charge publique, il arriva en huit iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche, devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy, celui qui portoit son espee. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit on atteindre à ceste promptitude de quoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huit iours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa (b) des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armée romaine à Pharsale; passa de là, suyvant Pompeius, en Ægypte, laquelle il subia-

(a) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5. — C.

(b) *Suppassa, surmonta.* — E. J.

gua; d'Ægypte il veint en Syrie, et au pais de Pont, où il combattit Pharnaces; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espagne, où il desfeit les enfans de Pompeius :

Ocior et cœli flammis et tigride foetâ. (1)

Ac velut montis saxum de vertice præcep
Cum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno monis improbus actu,
Exsultatque solo, sylvas, armenta, virosque
Involvens secum. (2)

Parlant du siege d'Avaricum, il dict (a) que c'estoit sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprises de consequence, il faisoit tousiours la decouverte luy mesme (b), et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu; et, si nous croyons Sue-

(1) Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits. *LUCAN.* l. 5, v. 405.

(2) Pareil à un vaste rocher, qui, miné par le temps, ou arraché par la fureur des vents ou des eaux, tombe d'une haute montagne, et, bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les rochers, les troupeaux et les pasteurs. *Énéide*, l. 12, v. 684.

(a) *De Bello Gallico*, l. 7, c. 3. — C.

(b) *Suetonius, Vie de J. César*, §. 58. — C.

tone (a), quand il fait l'entreprinse de traicter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué. Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil, que par force; et, en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'avantage, il la refusa, dict il (b), esperant, avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il fait aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aucune nécessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
Membra foveant armis, gelidosque à gurgite, cursu
Restituunt artus. (1)

Le le treuve un peu plus retenu et considéré en ses ehtreprises, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangers, comme un impetueux torrent qui choque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre;

(a) SUTONZ, *Vie de J. César*, §. 58. — C.

(b) *De Bello Gallico*, l. 1., c. 8. — C.

(1) Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'aurait osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avait perdue. LUCAN. l. 4, v. 151.

LIVRE II, CHAPITRE XXXIV. 293

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
 Qui regna Dauni perfluit Appuli,
 Dum sævit, horrendamque cultis
 Diluviem meditatur agris; (1)

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien avancé : oultre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tresabstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande bataille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la poincte de son armee s'esbranler; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa (a) desguisé au travers l'armee ennemie pour les

(1) Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunos, roule ses eaux impétueuses, lorsqu'il menace les moissons d'un horrible ravage. *Hon. od.* 14, l. 4, v. 25.

(a) Suétone, *Vie de J. César*, §. 58. — C.

aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et voyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suivre, il entreprint (a) luy seul de repasser la mer, par une tresgrande tormente, et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprises qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Ægypte; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune, et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les hautes entreprises. Aprez la bataille de Pharsale, comme il eut envoyé son armee devant en Asie, et passa avecques un seul vaisseau le destroit de l'Hellespont, il rencontra (b) en mer Lucius Cassius, avec dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout.

(a) SUTONNE, *Vie de J. César*, §. 58. — C.

(b) SUTONNE, *Vie de J. César*, §. 62. — C.

Ayant entrepris ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le siege, et dressé une armée de cent neuf mille chevaux (a) et de deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniaque (b) confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et apres avoir gagné cette grande bataille contre ceux de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Je veulx icy remarquer deux rares evenemens et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia : l'un que les Gaulois, s'assemblants

(a) CÉSAR. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 12. Au lieu de huit mille chevaux que met César, Montaigne en compte cent neuf mille, je ne sais pourquoi. C. — Il y avait peut-être, dans le manuscrit de Montaigne, huit à neuf mille chevaux au lieu de cent neuf mille chevaux. C'est, je crois, la seule manière d'expliquer une erreur aussi forte, qui aurait dû être corrigée dans le texte de la première édition. — E. J.

(b) *Furieux*. — *Maniaque* et *maniaque* se trouvent dans Cotgrave, comme vrais synonymes : il n'y a que *maniaque* dans Nicot. — C.

pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en conseil (a) de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doit avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemples, que ces armées monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'avantage; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de tous ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderberch, bon iuge et tresexpert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster (b) à un suffisant chef de guerre, pour ga-

(a) CESAR. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 12. — C.

(b) *Suffire à un habile général.* — E. J.

rantir sa reputation en toute sorte de besoin militaire. L'autre point, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingetorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltées, print party de s'aller enfermer dans Alexia (a) : car celuy qui commande à tout un païs ne se doit iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa dernière place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle; autrement il se doit tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint (b), avecques le temps, un peu plus tardif et plus considéré, comme tesmoigne son familier Oppius; estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse teméraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur, » *Bisognosi d'onore*; et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la cher-

(a) CESAR. *De Bello Gallico*, l. 7, c. II. — C.

(b) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 60. — C.

cher à quelque prix que ce soit, ce que ne doivent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres; assez de gents le practiquent ainsi.

Il (a) estoit bien esloigné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïve: mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y survint quelque remuement entre les deux armées, qui commença par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus: sur ce tumulte (b), Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy. Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer. Il tenoit (c) la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estant prez des ennemis.

(a) *César était*, etc. — E. J.

(b) *CÉSAR. De Bello Gallico*, l. 2, c. 2. — C.

(c) *SUÉTONE, Vie de J. César*, §. 65. — C.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : » il avoit cette mesme opinion que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivières qu'il rencontroit ; car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Égypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit bateau, et tant de gens s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il arma mieulx se iecter en la mer (a), et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traissant à belles dents sa cotte d'armes, à fin que l'ennemy n'en iouist, estant desia bien avancé sur l'aage.

Jamais chef de guerre n'eut tant de creance (b) sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de soul-doyer (c), chascun sur sa bourse, un homme d'armes ; et les gens de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez en-

(a) SUTON, *Vie de J. César*, §. 64. — C.

(b) *Crédit, autorité.* — E. J.

(c) SUTON, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

treprenants encores à desfrayer les plus necessiteux. Feu monsieur l'admiral de Chastillon nous fait veoir dernièrement un pareil cas en nos guerres civiles; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix; la passion nous commande bien plus vivement que la raison: il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gens d'armes et capitaines refuserent leur paye; et appelloit on, au camp de Marcellus, mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium, ses soldats (a) se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser: une sienne seule cohorte (b) soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traiets, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches: un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une

(a) SUTONE, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

(b) SUTONE, *Vie de J. César*, §. 68. — C.; CÉSAR. *De Belli civili*, l. 3, c. 12. — C.

LIVRE II, CHAPITRE XXXIV. 301

des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux (a). Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost (b) la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party : Granius Petronius, prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir ses compagnons, luy manda qu'il luy donnoit la vie ; car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats (c) de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir ; » et se tua tout soubdain de sa main propre. Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius (d) les tenoit assiegez : ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en li-

(a) CESAR. *De Bello civili*, l. 3, c. 12; FLORUS, l. 4, c. 2; VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 3, §. 23; SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

(b) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

(c) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5. — C.

(d) CESAR. *De Bello civili*, l. 3, c. 3. — C.

berté tous leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres : et ce neantmoins, resolu de jamais ne se rendre. Aprez avoir traisné (a) ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et, ayant faict du tout abandonner les trenchées, les chasserent iusques dans les navires; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Il n'ay point memoire pour cett' heure d'avoir veu aucun autre exemple où les assiegez battent en gros les assiegeants et gaignent la maistrise de la campagne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de bataille.

(a) *CÆSAR. De Bello civili*, l. 3, c. 3. — C.

CHAPITRE XXXV.

DE TROIS BONNES FEMMES.

Sommaire. Quelques épigrammes contre les femmes, qui, dans notre siècle, font parade de leur affection pour leurs maris, seulement quand ils sont morts. — Dans l'antiquité, Montaigne en trouve trois qui voulurent suivre leurs maris dans le tombeau : la première n'est pas nommée par Plîne le jeune, qui raconte sa mort; celle-ci était d'une naissance commune. Les deux autres sont Arria, femme de Cécina Pætus; et Pauline, femme de Sénèque. Leur histoire.

Exemples : La veuve d'un prince. — Une Italienne, citée par Plîne le jeune; Arria et Pætus; Junia. — Pompeia Paulina et Sénèque; Néron.

IL n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps : les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la société dure; si elle a esté constamment doulce, loyale et commode.

En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté : tardif témoignage et hors de saison! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion; le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles, volontiers de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils ? Comment ont ils vescu ensemble ? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantiùs mœrent, quæ minùs dolent* (1) : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie (a) aprez, pourveu qu'on

(1) Celles qui sont les moins affligées pleurent avec le plus d'ostentation. TACIT. ANN. 2, c. 77. Il y a dans Tacite : *Nulli iactantiùs mœrent quàm qui maximè lætantur*. — C.

(a) On a mis, dans les dernières éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'était point nécessaire. *Dispenser* signifiait autrefois *permettre*, comme on peut voir dans Nicot; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : *Nous permettrons volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles nous rient pendant notre vie*. C'est là précisément la pensée

nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus ? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix ; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoinct de ces ioues sous ces grands voiles ; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant ; c'est acquest, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame, qui vit encores veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne pratique plus de nouvelles amitez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour

de Montaigne, qui est plaisante, et dans le fond très-raisonnable. — C.

la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune (a) avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui luy estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le voyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aucun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : partant elle luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer ; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompagner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous

(a) Epist. 24, l. 6. — C.

doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons heureusement ensemble. • Cela dict, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection de quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se fait lier et attacher bien estroitement avecques luy par le fauls (a) du corps ; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

Extrema per illos

Iustitia excedens terris vestigia fecit. (1)

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cecina Pætus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme

(a) *Par le milieu du corps.* — E. J.

(2) La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porte ses derniers pas.

Géorg. l. 2, v. 473. (Traduct. de M. Delille.)

de Thræsea Pætus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaiete de Scribonianus, duquel il avoit suyvi le party (a), supplia ceulx qui l'emmenoiient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur faudroit pour le service de son mary; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine et à tous aultres offices. Ils l'en refuserent : et elle, s'estant iectee dans dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familièrement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle (b), que ie parle à toy, ny que ie t'esoute ! à toy, au giron de laquelle Scribonia-

(a) *PLIN. epist. 16, l. 3. — C.*

(b) *Id. ibid.*

nus feut tué ! et tu vis encores ! » Ces paroles , avecques plusieurs aultres signes , feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme , impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea , son gendre , la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre , et luy disant ainsi : « Quoi (a) ! si ie courois pareille fortune à celle de Cecina , vouldriez vous que ma femme , vostre fille , en feist de mesme ? » « Comment doncques ? si ie le vouldrois ! » respondit elle : ouy , ouy , je le vouldrois , si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy , que i'ay faict avecques mon mary. » Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle , et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour , apres avoir dict à ceulx qui la gardoient , « Vous avez beau faire (b) , vous me pouvez bien faire plus mal mourir , mais de me garder de mourir , vous ne sçauriez , » s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise , elle s'alla de toute sa force chocquer le teste contre la paroy voisine ; duquel coup estant cheute de son long esvanouïe , et fort blecee , apres qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Je vous disois bien , dict elle , que si vous me refusiez quelque façon

(a) *PLIN.* epist. 16, l. 3. — C.

(b) *Id.* *ibid.*

aysee de me tuer, i'en choisirois quelque autre, pour malaysee qu'elle feust. » La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengoit; un iour, entre autres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Pætus, » luy dict elle; et en mesme instant (a), s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quant et quant sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet*. Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance; « Tien, Pætus, il ne m'a point faict mal : »

Casta suo gladium cùm traderet Arria Pæto,
 Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
 Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit;
 Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet : (1)

(a) *PLIN.* epist. 16, l. 3. — C.

(1) Lorsque la chaste Arria présentait à son cher Pætus le poignard qu'elle venait de tirer de ses entrailles : Pætus, lui dit-elle, crois-en mon amour; le coup que je viens de me

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice ; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Pætus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoin d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort ; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de

donner ne me fait point de mal : je ne souffre que de celui que tu vas te donner. M^{ART.} l. 1, epigr. 14.

ce faire, par la ^{*}briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit (a) à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaler du poison par force; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Senèque (b) ouït leur charge, d'un visage paisible et assuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puisque ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus bean, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire desinceres et veritables amis : » et quant et quant, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il (c), ces beaux preceptes de la philosophie ? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les

(a) *Résistait.* — E. J.

(b) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 61 et 62. — C.

(c) *Id. ibid.* c. 62. — C.

accidents de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourri et eslevé? » Apres avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et, l'embrassant estroitement, comme par la poissanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; luy dict que l'heure estoit venue où il avoit à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect, le fruit qu'il avoit tiré de ses estudes; et que sans doute il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, aioutoit il, ne la deshonne par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es adonnée. » A quoy Paulina, ayant un peu repris ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent en-

cores appris à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous ? ainsi faictes estat que ie m'en voys (a) quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laissèr aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis « Le t'avois (b), Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes donc mieulx l'honneur de la mort ; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin ; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses ; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé

(a) *Vais*. — Amyot, contemporain de Montaigne, écrit aussi *voys*, ou *vois*, pour *vais*. Cette différence dans la manière d'écrire ne changeait rien dans la prononciation. — C.

(b) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 63. — C.

d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on fait. Mais toutes ces incisions (a) estant encores insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un bruyage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle (b) ne peut arriver iusques au cœur. Par ainsin on luy fait en oultre apprester un baing fort chaud; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine il continua des discours tresexcellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent oïr sa voix; et demurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traits de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Je voue cette eau à Iupiter le liberateur (c). » Neron, adverti de tout cecy, craignant que la mort de Paulina,

(a) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

(b) *La poison*, car c'est ainsi qu'on parlait du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui, *le poison*; et c'est comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

(c) *Libare se liquorem illum Jovi Liberatori.* TACIT. *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

qui estoit des mieulx apparentes dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes: ce que ses gents (a) d'elle feirent sans son sceu, estant desia demy morte, et sans aulcun sentiment. Et ce que, contré son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant (b), par la couleur blesmé de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit: et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la soudure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu

(a) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

(b) *Id.* *ibid.*

prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose, de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit aultrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius (a) aprez qu'il luy a fait entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester ; et qu'il luy avoit respondu, que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu ; il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me re-commandant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds (b) quand il me souvient qu'en cette

(a) Epist. 104. — C.

(b) *Ibid.*

vieille vie il y en a une ieune à qui ie profite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me reнге à m'aimer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections : et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment ; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert ; il fault par fois nous prester à nos amis, et quand nous voudrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict ; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande, c'est la nonchalance de sa duree et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense ; car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consi-

LIVRE II, CHAPITRE XXXVI. 319

deration on en devienne plus cher à soy mesme ? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Je me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Sommaire. Il a existé trois hommes qui, selon Montaigne, sont *excellents au dessus tous les autres* : 1° Homère, c'est le prince, le modèle de tous les poètes. Estime que l'on en a fait dans tous les temps ; 2° Alexandre-le-Grand. Ses belles actions pendant une vie si courte. Il est préférable à César ; 3° Épaminondas. Les Grecs le nommèrent unanimement *le premier homme d'entre eux*. Ses vertus ; sa bonté et son humanité. Il l'emporte sur Alexandre et César.

Exemples : Homère ; Aristote ; Varron ; Virgile ; Cléomènes ; Plutarque ; Alcibiades ; Xénophanes et Hiéron ; Mahomet II. — Alexandre ; Menander ; le médecin d'Éphesïon ; Clytus ; les Mahométans ;

César. — Épaminondas ; Alexandre et César ; les Grecs ; Socrate ; Scipion Emilien ; Alcibiade ; Pélolidas ; les Béotiens et les Lacédémoniens.

Si on me demandoit le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de tous les aultres.

L'un Homere ; non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy ; ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent tous deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

Tale facit carmen doctâ testudine, quale

Cynthius impositis temperat articulis : (1)

toutesfois en ce iugement, encores ne faudroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Æneïde. Ce n'est pas

(1) Il chante, sur sa docte lyre, des vers aussi doux que ceux que module Apollon. PROPERT. eleg. 34, l. 2, v. 79.

LIVRE II, CHAPITRE XXXVI. 321

ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deitez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent ; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que tous ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy, comme d'un maistre tresparsaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile,
quid non,

Pleniùs ac meliùs Chrysippo ac Crantore dicit : (1)
et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis labra rigantur aquis; (2)

(1) Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. *Hor. epist. 2, l. 1, v. 3.*

(2) Source intarissable, où les poètes viennent s'enivrer des eaux de l'Hélicon. *Ovid. Amor. eleg. 9, l. 3, v. 25.*

322 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
et l'autre,

Adde Heliconiadum comites , quorum unus Ho-
merus

Sceptra potitus; (1)

et l'autre,

Cuiusque ex ore profuso

Omnis posteritas laticeis in carmina duxit,

Amnemque in tennes ausa est deducere rivos,

Unius fœcunda bonis. (2)

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre ; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte ; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy (a), « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter

(1) Ajoutez - y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre de la poësie. *LUCRET.* l. 3, v. 1050.

(2) Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans leurs vers ; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : seul, il les a tous fécondés. *MANIL. Astron.* l. 2, v. 8.

(a) *In quo (Homero) hoc maximum est, quòd neque anti illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* *VELLEI PATERCULI Hist.* l. 1, c. 5. — C.

avant luy , il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter. » Ses paroles, selon Aristote (a), sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : et ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius (b), un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant (c) « que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandrides (d), que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maitre de la discipline guerriere. Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque (e), « que c'est le senl aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgouté les hommes se montrant aux lecteurs touiours tout aultre, et fleurissant touiours en nouvelle grace. Ce follastre d'Alcibiades (f), ayant demandé à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire.

(a) *Poétique d'Aristote*, c. 24. — C.

(b) *PLINIE*, l. 7, c. 29. — C.

(c) *PLUTARQUE*, *Vie d'Alexandre*, c. 2. — C.

(d) *Id. Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

(e) *Id. Dans son traité, Du trop parler*, c. 5. — C.

(f) *Id. Vie d'Alcibiade*, c. 3. — C.

Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron , tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il (a), Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est. » Que n'estoit ce dire, à Paneatius (b), quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene et ses guerres qui ne feurent à l'adventure iamaïs : nos enfans s'appellent encores des noms qu'il forgea il a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aucunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second ; « Je m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. » N'est ce pas une noble farce,

(a) PLUTARQUE, *Dits notables des Rois*, au mot *Hieron*. — C.

(b) CIC. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 32. — C.

LIVRE II, CHAPITRE XXXVI. 325

de laquelle les roys, les choses publiques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes grecques entrèrent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ. (1)

L'aultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commença ses entreprises; le peu de moyen avecques lequel il fait un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gagna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hasardeux, et à peu que ie ne die temeraires;

Impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ; (2)

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'ef-

(1) Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. *AULU-GELLE*, l. 3, c. 11.

(2) Abattant tout ce qui s'opposait à sa grandeur, il aimait à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. *LYCÆAN*. l. 1, v. 149.

fort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme ; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession ; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aucun iuste reproche, ouy bien aucunes de ses actions particulieres, rares et extraordinaires ; mais il est impossible de conduire de si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes (a) et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion (b), de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens (c),

(a) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18. — C.

(b) QUINTE-CURCE, liv. 10, §. 4 ; et PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 22. — C.

(c) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18. — C.

non sans interest de sa parole; des Cosseïens (a), iusques aux petits enfans, sont saillies un peu mal excusables; car, quant à Clytus, la faute en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices (b) : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feut semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnées à son aage et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Hannibal ne nous l'auroit appris, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, soubz un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer undâ,
 Quem Venus antè alios astrorum diligit ignes,
 Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit; (1)

(a) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 22. — C.

(b) QUINTE-CURCE, l. 10, §. 5. — C.

(1) Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores, long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx; et que plus de rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'autre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honorent la sienne seule, par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a peu mettre en doute du choïs; et il ne peult se nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploits, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cesar, à l'adventure, aucunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts :

Et velut immissi diversis partibus ignes
 Arentem in sylvam et virgulta sonantia lauro;
 Aut ubi decursu rapido de montibus altis
 Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
 Quisque suum populatus iter : (1)

entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné dans les eaux de l'Océan, il s'élève dans les cieux éclatant de lumière, et dissipe les ténèbres de la nuit. *Énéide*, l. 8, v. 589.

(1) Pareils à des feux allumés, aux deux extrémités d'une

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aultres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose). De resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cesar ; car encores que ses exploits de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflés, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans

forêt remplie de broussailles bruyantes, de lauriers secs et pétillants ; pareils à deux torrents, qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent, tout écumants, se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. *Énéide*, l. 12, v. 521.

contredit, de le nommer le premier homme d'entre eulx : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime (a) du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté (b), « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy, » car il estoit pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires; car en cette partie, qui doit estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les autres ensemble, il ne oede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesmes : en cettuy ci l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon (c) de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle et fortuite.

L'antiquité iugea, qu'à esplucher par le menu tous les autres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend

(a) Ou *premier*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*. — C.

(b) PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 23. — C.

(c) *En comparaison*. — E. J.

illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui, en tous les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerrière, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis : et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emylien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à point nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere ! quel œuvrier !

Pour un homme non sainet, mais que nous disons galant homme, qu'ils nomment, de

mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee ; la plus riche vie, que ie sache, à estre vesque entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, ie veulx adiouster icy aulcunes de ses opinions : Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna (a) que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres ; il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : Il ne pensoit pas (b) « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause ; » voilà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi (c), « qu'en une bataille il falloit fuir la rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner : » Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes, l'ayant mis en souspeçon envers

(a) PLUTARQUE, dans la *Vie de Coriolan*, c. 2 ; et dans le traité où il entreprend de prouver, *Qu'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*, c. 13. — C.

(b) PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 4. — C.

(c) *Id. ibid.* c. 17. — C.

les Bœotiens, de ce qu'après avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entrepris de garder à l'entree de la Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut déposé de l'estat de capitaine general, treshonorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par nécessité, à le remonter tantost après en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut; la victoire le suyvant comme son ombre par tout où il guidast. La prospérité (a) de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy.

(a) COAR. NÉROS, *Vie d'Épaminondas*, à la fin. — C.

PIN DU TOME CINQUIÈME,

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XIII. De iuger de la mort d'autrui	Page 1
CHAP. XIV. Comme nostre esprit s'empesche soy mesme	15
CHAP. XV. Que nostre desir s'accroist par la malaysance.	17
CHAP. XVI. De la gloire.	19
CHAP. XVII. De la presumption.	60
CHAP. XVIII. Du desmentir.	130
CHAP. XIX. De la liberté de conscience.	140
CHAP. XX. Nous ne goustons rien de pur.	150
CHAP. XXI. Contre la faineantise.	157
CHAP. XXII. Des postes.	165
CHAP. XXIII. Des mauvais moyens employez à bonne fin.	169
CHAP. XXIV. De la grandeur romaine.	177
CHAP. XXV. De ne contrefaire le malade.	182
CHAP. XXVI. Des poulces.	286
CHAP. XXVII. Couardise, mere de la cruauté.	189
CHAP. XXVIII. Toutes choses ont leur saison.	210
CHAP. XXIX. De la vertu.	216
CHAP. XXX. D'un enfant monstrueux.	232

TABLE DES CHAPITRES. 335

CHAP. XXXI. De la cholere.	<i>Page</i> 236
CHAP. XXXII. Deffense de Seneque et de Plutarque.	252
CHAP. XXXIII. L'histoire de Spurina.	266
CHAP. XXXIV. Observation sur les moyens de faire la guerre, de Iulius Cesar.	283
CHAP. XXXV. De trois bonnes femmes.	303
CHAP. XXXVI. Des plus excellents hommes.	319

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

29. 27

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

